LA LIBERTÉ

Depuis 1913

JOURNAUX CENTENAIRES DU CANADA
CENTENARY NEWSPAPERS OF CANADA

ACTUEL

LE CANADA D'UN VIEUX PROF

Bonifacien de naissance, John Senez a fréquenté le Collège des jésuites à Saint-Boniface. Son don était dans les sciences. Dans le Canada d'un autre temps, il est devenu professeur de mathématiques. On le voit en 1954 en train d'enseigner au nouveau Collège militaire royal de Saint-Jean.

A18



photo : Gracieuseté John A. Senez

BE BRAVE READ FRENCH

proposé par Pauline Chudzik dans le cadre du concours de slogan de La Liberté

CONVENTION DE LA POSTE-PUBLICATIONS Nº 40012102
Nº D'ENREGISTREMENT 7996
2,20 $ + TAXES

WWW.LA-LIBERTE.MB.CA

VOL. 103 Nº 37 • 11 AU 17 JANVIER 2017
SAINT-BONIFACE

1867-2017 : 150 ANS D'AVENTURE CANADIENNE

SPÉCIAL CONFÉDÉRATION



Citation DE LA SEMAINE

« Je crois qu'on n'a pas le droit de s'imposer sur un autre groupe. Ni le Canadien de souche, ni l'immigrant n'a le droit de le faire. Que les majoritaires laissent vivre et s'épanouir les nouveaux arrivants. Et que les immigrants en fassent autant. »

Sachit Mehra est le fils d'immigrants venus de l'Inde. Il expose ses opinions dans le cadre de la série **MA VIE BILINGUE**.

| Pages A10-A11.

Gagnant du grand prix d'Excellence générale
DE L'ASSOCIATION DE LA PRESSE FRANCOPHONE

RECONNU EN 2016 AU
CONCOURS DES JOURNAUX RÉGIONAUX CANADIENS

Le SOMMAIRE

QUATRE GÉNÉRATIONS AU FIL DE LA CONFÉDÉRATION

Les Lagimodière faisaient partie de l'élite de la Colonie de la Rivière Rouge bien avant l'arrivée de la Confédération. Les témoignages très personnels de Michèle Lagimodière-Gagnon (qui témoigne aussi pour son père Gabriel), de sa fille Vania Gagnon et de sa petite-fille Gabrielle Gagnon. **| Pages A12 à A15.**

LE CANADA PERSONNEL DE MICHEL LAGACÉ, RAYMOND HÉBERT ET ROGER TURENNE

Exceptionnellement nos analystes sont en page A3 et aussi en pages A6, A7 et A8.

LA LIBERTÉ
Depuis 1913

Journal hebdomadaire publié le mercredi par Presse-Ouest Limitée

C. P. 190, 420, rue Des Meurons, unité 105
Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4
Téléphone : (204) 237-4823
Télécopieur : (204) 231-1998
www.la-liberte.mb.ca

Ouvert de 9 h à 17 h du lundi au vendredi

APF Association de la presse francophone · Fondation Donatien Frémont · Réseau Sélect · CMCA Audited

LE JOURNAL

Directrice et rédactrice en chef :
Sophie GAULIN
la-liberte@la-liberte.mb.ca
Directrice adjointe :
Lysiane ROMAIN
Rédacteur en chef associé :
Bernard BOCQUEL
bbocquel@mymts.net
Journaliste :
Daniel BAHUAUD
redaction@la-liberte.mb.ca
Journaliste et Webmestre :
Barbara GORRAND
presse3@la-liberte.mb.ca
Chef de la production :
Véronique TOGNERI
production@la-liberte.mb.ca
Adjointe à la direction
Facturation/Abonnement :
Roxanne BOUCHARD/Marta GUERRERO
administration@la-liberte.mb.ca
Caricaturiste :
Cayouche (Réal BÉRARD)

LA LIBERTÉ RÉD

La Liberté Réd est un département de services en rédaction, graphisme, marketing, communication et production vidéo.

Coordonnatrice :
Lysiane ROMAIN
promotions@la-liberte.mb.ca

Publi-reporters :
Camille HARPER-SÉGUY
presse2@la-liberte.mb.ca
Morgane LEMÉE
presse5@la-liberte.mb.ca
Manella VILA NOVA
presse4@la-liberte.mb.ca
Amine ELLATIFY (vidéos)
presse6@la-liberte.mb.ca

Les lettres à la rédaction seront publiées si leur contenu n'est pas diffamatoire et leur auteur(e) facilement identifiable. L'heure de tombée pour les lettres à la rédaction est le vendredi 12 h pour une possible parution le mercredi de la semaine suivante.

Veuillez noter que les chroniques publiées dans *La Liberté* reflètent l'opinion de leurs auteurs et pas forcément celle du journal.

L'heure de tombée pour les annonces est le mercredi 16 h pour parution le mercredi de la semaine suivante. La direction se réserve le droit de refuser toute annonce envoyée après cette échéance ou d'imposer une surcharge de 10 %.

Nos annonceurs ont jusqu'au mardi de la semaine suivante pour nous signaler toute erreur de notre part. La responsabilité du journal se limitera au montant payé pour la partie de l'annonce qui contient l'erreur.

L'abonnement annuel :
Manitoba : 64,50 $
(TPS et taxe provinciale incluses)
Ailleurs au Canada : 69,85 $ (TPS incluse)
États-Unis : 180,50 $ • **Outre-mer :** 247 $

Les changements d'adresse pour les abonnements doivent nous parvenir AU MOINS DIX JOURS avant la date de déménagement.

Le journal LA LIBERTÉ est imprimé sur les presses de **Derksen Printers à Steinbach**.

CONVENTION DE LA POSTE-PUBLICATIONS
N° 40012102
N° D'ENREGISTREMENT 7996

ISSN 0845-0455

« Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. »

Canada

ACTUALITÉS

QUESTIONS À MARCEL GAUVIN DE CAISSE GROUPE FINANCIER

Pour éviter les maux financiers de janvier

Propos receuillis par

Daniel BAHUAUD

Janvier, c'est le mois pour assumer ses dépenses du temps des Fêtes. Beaucoup ont abusé de leur crédit?

À Caisse Groupe Financier, on voit de moins en mois de cas pareils, c'est-à-dire des gens qui se mettent vraiment en trouble à cause de Noël. Heureusement pour ceux là, les taux d'intérêts sont bas, et l'économie manitobaine est stable et diversifiée.

Par contre, il y en a beaucoup qui dépensent plus que prévu. Au temps des Fêtes, on se laisse emporter plus facilement par les émotions. On veut le meilleur cadeau possible pour ceux qu'on aime. Alors on dépense un peu plus. Et on perd de vue qu'on s'est laissé un peu trop aller, jusqu'à ce qu'on reçoive la facture en janvier.

Et s'il y a des imprévus en janvier…

C'est justement ça le problème. Si tu es en mode de récupération financière, même si ce n'est que pour quelques centaines de dollars, tu n'as pas la liquidité nécessaire pour remplacer la fournaise qui vient de bretter.

Dans cette situation, pour s'en sortir, on peut conseiller un petit prêt. Ou encore une marge de crédit temporaire. Disons, jusqu'à ce que la personne dans le trouble obtienne son remboursement d'impôts. Pour aider dans les cas graves, on réfère nos membres à un expert en gestion de crédit.

C'est quoi le portrait type du « cas grave »?

Parfois, les veufs, les veuves, qui doivent s'ajuster au fait de devoir assumer à eux seuls la charge financière. Ou encore les couples qui se séparent. C'est pas évident quand tu dois louer un appartement tout en continuant de payer pour ta maison.

C'est toujours une affaire de gros bon sens. Il faut prendre les bonnes habitudes. Une personne qui fait la juste part entre son revenu et ses dépenses peut établir un budget solide. Et avec un peu de prévoyance et d'organisation, elle peut mettre de côté l'argent pour le temps des Fêtes.


photo : Daniel Bahuaud

Marcel Gauvin est vice-président des services et des ventes chez Caisse Groupe Financier depuis 2007.

Vaut mieux prendre ce pli quand on est jeune. C'est pourquoi Caisse Groupe Financier est très impliqué dans l'éducation financière des jeunes. On veut les aider à développer les connaissances et les habitudes pour leur éviter un jour les maux de tête de janvier.

« TROIS VOIX À LA 3 »



Roger Turenne

Mon Canada, une histoire d'amour

Comme bien des Canadiens, j'ai vibré de ferveur patriotique durant l'année du centenaire, plus particulièrement en visitant Expo 67. Cet été-là, j'avais une autre raison d'être emballé. Mon rêve de représenter le Canada à l'étranger était sur le point de se réaliser. Je venais d'être accepté comme membre du service diplomatique. Après un demi-siècle, le Canada demeure l'un des grands amours de ma vie. En tant que délégué du Canada auprès de l'UNESCO à Paris, je parlais au nom d'un pays qui commandait le respect.

Il en fut de même en Afrique et en Suède, où j'ai pu constater que le pays que je représentais jouissait d'une influence qui dépassait sa taille démographique. Bien sûr, comme dans bien des histoires d'amour, il y a des hauts et des bas. Ainsi j'ai vu le Canada se détourner peu à peu de sa mission internationaliste, jusqu'au jour où, ultime humiliation, l'ONU a rejeté la candidature canadienne au Conseil de sécurité.

À la fin des années 1970, j'étais revenu au Manitoba, emballé à l'idée de contribuer à la restauration du fait français dans cette province, et ainsi renforcer l'unité canadienne.

Toutefois, la réconciliation linguistique a échoué lors de la crise de 1983-1984. Heureusement, avec le temps, les trahisons ont fait place aux réconciliations. Nous avons maintenant la Loi 5 au Manitoba. Le Canada reprend sa place sur la scène internationale avec son leadership sur l'Accord de Paris et son retour aux opérations de maintien de la paix. Ce Canada qui m'a soutiré tant d'émotions continue de le faire.

SUITE DE LA RÉFLEXION
DE ROGER TURENNE EN PAGE A6



Michel Lagacé

Le bilingue malgré lui

Arrivés au port de Québec à 255 ans l'un de l'autre, deux navires symbolisent mes origines au Canada. Le 30 juin 1665, André Migner dit Lagacé arrive en Nouvelle-France. Huit générations plus tard, mon père naît à La Salle au Manitoba. C'est l'histoire classique du vieux fond canadien-français : le trajet de la France à la Nouvelle-France et jusqu'au Manitoba.

Trois jours après la naissance de mon père en 1912, naît une fille dans la petite ville de Fagagna au nord de l'Italie. Ayant connu l'occupation durant la Première Guerre mondiale, elle arrive avec ses parents et son frère au port de Québec en 1920.

Ils s'établissent définitivement à Saint-Norbert lorsqu'ils achètent une ferme d'un des oncles de mon père. C'est ainsi que mon père fit la connaissance de cette Italienne née sur un autre continent. Mus par l'amour, les deux devinrent mes parents.

Elle parlait le frioulan avec ses parents. C'était la langue parlée au foyer, mais qui ne s'enseignait pas à l'école, tout comme le français au Manitoba à partir de 1916. L'italien seulement s'enseignait à l'école, tout comme l'anglais au Manitoba. Connaissant déjà deux langues, ma mère dut apprendre l'anglais en arrivant au pays. Elle dut ensuite se résoudre à apprendre le français quand elle a marié un Canadien français qui parlait à peine l'anglais.

C'est ainsi que, sans m'en rendre compte, j'avais deux langues « maternelles », puisque le français se parlait avec mon père et l'anglais avec ma mère. Mon état de bilingue se décida ainsi, de la façon la plus inévitable qu'on puisse imaginer.

SUITE DE LA RÉFLEXION
DE MICHEL LAGACÉ EN PAGE A7



Raymond Hébert

Mauvaise constitution, mauvaise citoyenneté

Nous avons tous, quel que soit notre âge, grandi dans une espèce de naïveté par rapport aux États-Unis. Nous croyions qu'ils ressemblaient au Canada sous tous les aspects importants : démocratie, civilité, équité, respect de l'autre.

L'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis a tout chambardé. Récemment, je parlais à deux de mes anciens étudiants. Les deux m'ont avoué avoir senti un malaise profond à l'estomac pendant plusieurs jours après cet évènement potentiellement catastrophique pour notre planète. J'ai ressenti la même chose. Bien des Américains ont aussi réagi ainsi. J'ai une deuxième cousine qui demeure à Portland, en Oregon, où des manifestations violentes ont éclaté au lendemain des élections; elle y a sans doute participé.

Jamais a-t-on vu ce pays si déchiré à notre époque, sauf peut-être durant les années 1960, lorsque la jeune gauche s'affirmait sur les questions du Vietnam et des droits civils des Noirs. Les nouveaux révoltés qui ont élu Trump sont d'un autre acabit. Généralement blancs, plus âgés, mal éduqués, ils et elles se voient les grands perdants d'une économie mondialisée et les victimes d'iniquités flagrantes dans la répartition des revenus. Ils se sont donc tournés vers un chef autoritaire, comme l'avaient fait, pour des motifs économiques similaires, les Allemands et les Italiens des années 1920 et 1930.

Ce pays est profondément divisé, socialement, économiquement, culturellement et politiquement. Et ses institutions constitutionnelles, loin de l'aider à s'adapter à un monde en transformation de plus en plus rapide, sont au cœur de ces divisions.

SUITE DE LA RÉFLEXION
DE RAYMOND HÉBERT EN PAGE A8

Éditorial



par Bernard Bocquel
bbocquel@mymts.net

Ce qui vaut pour soi-même vaut pour le pays

Une bonne partie de cette édition de votre journal est consacrée à diverses perspectives personnelles sur le Canada, grâce à la belle excuse que nous fournit le 150e anniversaire de l'aventure confédérative canadienne. S'interroger sur des grands sujets en mettant l'accent sur la part humaine, voilà ce que nous aimons faire à *La Liberté*.

Sans doute, chaque occasion de réfléchir sur notre pays est bonne à prendre. Ne serait-ce parce que se pencher sur le passé de notre pays et méditer sur ses possibilités d'avenir permet de revisiter son propre passé et de se poser des questions sur son propre avenir.

En effet, s'intéresser aux évènements du passé, c'est en même temps chercher à comprendre le présent. S'intéresser à l'histoire de son pays, c'est reconnaître sa part de responsabilité dans ses actions présentes, passées et à venir. C'est donc aussi une façon d'apprendre à s'accepter pleinement. Plus une personne est capable d'honnêteté et de courage, plus elle pourra regarder en face les bons et les mauvais coups de son pays. Et donc prendre conscience qu'il ne faut surtout pas rester prisonnier de son époque.

Une telle attitude permet d'éviter le piège de condamner sans appel un ancêtre pour avoir pris une décision dommageable à la famille ; ou encore de mépriser l'aveuglement de toute une société pour avoir entraîné le pays à une catastrophe guerrière ou à un renoncement collectif. Tous les pays ont leurs dates charnières que leurs habitants doivent dépasser.

Dans l'histoire du Canada, 1763 est une de ces années incontournables. Tout le monde s'entend sur le fait que le Traité de Paris par lequel la France tirait un trait sur la Nouvelle France a introduit un avant et un après. Sur les conséquences du geste royal, les avis ont divergé et continueront de diverger. Mais les discussions sont depuis belle lurette limitées aux cercles d'experts. Ce n'était pas encore le cas voilà 80 ans, comme le prouve le cas de Marcel Philippe, aujourd'hui enseignant à la retraite âgé de 95 ans.

Ainsi, lorsque Marcel Philippe a quitté en 1936 son Saint-Claude natal pour devenir pensionnaire au Collège de Saint-Boniface à l'âge de 15 ans, le fils d'immigrés bretons a dû subir les accusations répétées de ses camarades collégiens canadiens-français. Car des enseignants jésuites avaient forcé leurs élèves à rester prisonnier d'une vieille histoire. Une histoire où les Français étaient coupables d'avoir placé les Canayens dans un état d'infériorité, de luttes permanentes. Rien de tel que de trouver un bouc émissaire quand on se sent injustement victime ou martyr. Fort heureusement, les schémas bibliques ne sont pas la seule manière d'envisager des évènements historiques.

Les enseignants jésuites auraient sûrement mieux fait d'expliquer à leurs élèves que si la formule confédérative avait pu voir le jour, c'était parce que l'élite canadienne-française avait décidé de parier sur la bonne volonté du maître anglais, voire sur son sens de l'honneur et de son supposé *fair play*. Bientôt conclu voilà 150 ans, l'*Acte de l'Amérique du Nord britannique* de 1867 et ses évolutions politiques successives, obtenues à coups de crises dénouées à coups de compromis, ont en tout cas permis d'en finir avec les vaines accusations contre les Français qui ont abandonné le Canada.

Souhaitons que la maturation canadienne se poursuive dans ce monde qui continue inexorablement de se rétrécir. La clé sur ce chemin d'ouverture est de ne jamais oublier que chaque occasion est bonne à prendre pour s'interroger sur l'histoire de son pays. De la même manière qu'il est bon sur le plan personnel de s'efforcer de se regarder en face pour ne pas être prisonnier de soi-même. Car sans aucun doute, ce qui vaut pour le pays vaut pour la personne. Chaque interrogation bien formulée contient l'espoir potentiel de ne pas rester prisonnier de son époque.

Le collégien Marcel Philippe avait refusé d'être le bouc émissaire de ses camarades canadiens-français. Intérieurement, il avait su préserver sa liberté. Il avait choisi de rester français dans l'âme. Il avait aussi décidé de garder pour lui ses objections critiques à l'égard de ses professeurs. Le breton en lui s'était soumis extérieurement. Si bien qu'en 1944, le futur enseignant est devenu le premier bachelier du village de Saint-Claude.



Réflexions sur Riel

Madame la rédactrice,

En marge d'un récent éditorial de Bernard Bocquel dans lequel il prétend que Riel devrait être reconnu comme "un des Pères de la Confédération", je lui soumets les réflexions suivantes.

Dans le terroir, on lui dira : "Aïe, charrie pas".

En philosophie, on lui rappellera que la cause doit nécessairement précéder l'effet.

Enfin, *ab absurdo*, si Riel est un père de la Confédération, Joey Smallwood aurait dû être reconnu comme père quelque quatre-vingts ans après la naissance de sa fille.

Riel est le Père du Manitoba.

Triturer des faits pour les forcer dans un schème de préjugés personnels conduit à l'erreur.

Marcien Ferland
LaSalle (Manitoba)
Le 5 janvier 2017

FRANCOFONDS ACCÈDE AU RÉSEAU PHILANTHROPIQUE NATIONAL

À la même table que la Winnipeg Foundation

2016 restera une étape mémorable dans l'histoire de Francofonds . L'organisme établi en 1978 est rentré dans le groupe sélect des Fondations communautaires du Canada. Le voilà maintenant dans la même ligue que la Winnipeg Foundation.


Daniel BAHUAUD
redaction@la-liberte.mb.ca

Pour Madeleine Arbez, la directrice générale de Francofonds depuis mai 2012, le nouveau statut représente « un pas énorme ».

« En joignant cette association nationale, on obtient une reconnaissance unique et importante. On devient la première fondation communautaire francophone à l'extérieur du Québec et du Nouveau-Brunswick. En fait, on devient *la* fondation communautaire francophone du Manitoba. Si un organisme francophone frappe à la Winnipeg Foundation, eh bien la Winnipeg Foundation les enverra chez nous, parce que nous faisons maintenant partie du même réseau philanthropique. Et si une association quelconque, qu'elle soit autochtone, ukrainienne ou autre, veut organiser une activité avec une composante francophone, c'est vers nous qu'elle pourra se diriger. On est sur un pied d'égalité avec les fondations anglophones. On a notre place à la table. »

Rick Frost, le directeur général de la Winnipeg Foundation, est « emballé » que Francofonds soit désormais un partenaire. « Nous travaillons avec Francofonds depuis belle lurette. Nous tenons à avoir une relation de qualité avec l'organisme. D'ailleurs, maintenant que Francofonds fait partie du réseau national, nos rapports deviendront plus étroits. La Winnipeg Foundation pourra lui offrir plus d'appui financier. Comme fournir 10 000 $ par année pour l'aider avec ses coûts opérationnels. Et puis on pourra verser d'autres sommes à Francofonds pour soutenir les projets communautaires qu'il appuie.

« Ce qui est très intéressant pour nous à la Winnipeg Foundation, c'est qu'une partie de nos états financiers devra être publiée en français, étant donné que Francofonds a placé une bonne portion de ses actifs chez nous. (1) C'est un changement très positif à nos yeux. »

Le réseau des Fondations communautaires du Canada a été fondé en 1922. Ses actifs dépassent 4,6 milliards $. En 2015, le regroupement a attribué plus de 200 millions $ à ses donataires pour les épauler dans la réalisation de leurs projets communautaires.


photo : Daniel Bahuaud

Madeleine Arbez : « La Winnipeg Foundation préparera des rapports financiers pour nous, en français. C'est extraordinaire. Du jamais vu! »

Madeleine Arbez souligne que « Francofonds aura donc accès aux ressources des Fonds communautaires du Canada ». « Il s'agit de fonds, mais aussi de ressources humaines. Et l'expérience partagée entre les membres du réseau. Chaque année, il y a un congrès national. En mai prochain, à Ottawa-Gatineau, on pourra créer des liens, partager nos idées et découvrir de nouvelles idées.

« C'est extraordinaire. Ça fait au moins huit ans que Francofonds souhaitait obtenir son membership. La perception était que nous étions un organisme ethnoculturel, plutôt qu'une fondation communautaire. Quand les Fondations communautaires du Canada ont compris que Francofonds appuyait toute une gamme d'organismes communautaires, tant au rural qu'en ville, ils ont compris qui nous étions vraiment. »

(1) Francofonds prévoit que d'ici fin 2017, près de 85 % de ses actifs, soit 6,8 millions $, sera placé à la Winnipeg Foundation.





LE CANADA DE ROGER TURENNE

SUITE DE LA PAGE 3

Mon pays, dans l'ombre des USA

Roger TURENNE

Collaboration spéciale

Tous les pays ont leurs mythes nationaux qui correspondent plus ou moins à leur réalité. Les États-Unis se considèrent comme « une cité qui brille sur la colline ». La France se croit un modèle de liberté, d'égalité et de fraternité. La Suède se considère à l'avant-garde du développement social. Et le Canada? Nous ne sommes pas les États-Unis!

Le Canada a toujours été, et demeurera, dans la pénombre du géant américain. On ne choisit pas ses voisins. La Confédération canadienne est née dans la foulée de la guerre civile américaine, en réaction contre l'expansionnisme des états nordiques suite à leur victoire. Depuis 150 ans, la trame narrative du Canada, outre la dialectique Canada/Québec, a été de se définir par rapport aux États-Unis.

Nous sommes tantôt séduits par le pouvoir d'attraction de la culture américaine, tantôt rebutés par les excès de ce pays, et toujours entremêlés économiquement. Les autres pays nous perçoivent souvent comme une version plus humaine des États-Unis, jouissant de son modernisme et de sa liberté, mais sans son agressivité dominatrice. J'ai aussi eu à confronter d'autres perceptions. Dans les années 1970 en Suède, j'ai dû combattre l'image d'un Canada violent qui matraquait les blanchots sur la banquise et qui se complaisait dans la violence du hockey sur glace. Un étudiant suédois, par ailleurs, se rendit un jour sur une réserve autochtone dans l'Est du Manitoba pour y découvrir le racisme le plus cru.

Cela dit, dans son ensemble, le Canada demeure l'un des pays les plus tolérants de la diversité qui soit, d'abord en intégrant la nation québécoise, ensuite dans son acceptation des autres cultures. D'autres pays se montrent plus généreux que nous, sur bien des plans, dans l'accueil des réfugiés, mais aucun n'a eu plus de succès dans l'intégration des immigrants.

La droite américaine enlise les États-Unis de plus en plus, pour aboutir, d'élection en élection, dans un marasme de xénophobie, de bigoterie, et d'ignorance, à l'élection de Donald Trump. Loin d'entraîner le Canada dans son sillon, la déconfiture des États-Unis provoque plutôt un sentiment de répugnance et un désir de garder ses distances et de trouver sa propre voix. Certains courants d'idées traversent quand même la frontière. Parmi les candidats à la chefferie du Parti conservateur, on compte l'exécrable Trumpette Kellie Leitch, et le minable Stephen Blaney qui souhaite devenir Premier ministre en s'attaquant au niqab. Ils ne prévaudront pas.

Ma fierté patriotique est tempérée par notre incapacité de vivre en harmonie avec les Premières Nations, et par la médiocrité de notre discours politique. Est-ce que l'esprit du 150e anniversaire de la Confédération pourrait changer la donne, un peu comme ce fut le cas lors du centenaire il y a 50 ans? C'était l'époque de la reconnaissance du bilinguisme, de la société juste de Pierre-Elliott Trudeau, de l'expansion de nos programmes sociaux, de notre engagement plus prononcé à l'étranger.



photo : Gracieuseté Roger Turenne

L'appel des grands espaces sauvages habite Roger Turenne. La photo a été prise en août 2007 lors d'une expédition en canot sur le fleuve Yukon au moment où l'équipage s'apprête à traverser la frontière entre le Canada et les États-Unis. Louise Carpenter, une amie, est à l'avant du canot.

Or en 2017 les budgets pour les grands projets ne sont plus là, nous n'avons pas d'évènement rassembleur semblable à Expo 67, et l'année 2017 sera tout probablement dominée par la distraction du chaos perpétuel de la présidence de Donald Trump. Qu'importe. À défaut de leaders d'envergure, ce sont les citoyens eux-mêmes qui continueront de façonner, sans tambours ni trompettes, dans l'ombre de notre puissant voisin, un pays digne d'envie. Je ne voudrais vivre nulle part ailleurs.

LE CANADA DE MICHEL LAGACÉ

SUITE DE LA PAGE 3

Le Canada : Un modèle pour le monde?

Michel LAGACÉ

Collaboration spéciale

Jamais avait-on vu tant de gens sur la colline parlementaire à Ottawa, disait-on. Le 1er juillet 1967, le Canada fêtait officiellement son centenaire. Ayant complété une maîtrise en sciences économiques, j'arrivais à Ottawa pour commencer mon premier emploi professionnel. Deux anecdotes évoquent l'unilinguisme de l'époque. Au Dominion Bureau of Statistics, prédécesseur de Statistique Canada, j'étais le seul francophone à avoir droit à un bureau personnel, puisque j'étais un professionnel. La majorité des employés étaient des commis francophones; ils sont venus saluer l'espèce rare que j'étais, un économiste francophone avec son propre bureau!

Un agent des ressources humaines, un anglophone unilingue, est venu me demander de remplir les formulaires d'usage. Quelle était ma langue maternelle? Je ne pouvais pas répondre à la question. Je n'avais jamais connu l'unilinguisme et j'avais deux « langues maternelles ». La case « bilingue » n'existait pas. Monsieur ressources humaines m'a regardé comme une sorte d'aberration, incapable de se conformer à la façon officielle de concevoir les choses. Quand le bon monsieur m'a demandé de prêter serment à la Reine, j'ai choisi le formulaire en français. Je n'oserais pas répéter ici ce que j'ai dit en français de sa Majesté et à Sa Majesté. Tout m'était permis devant cet unilingue qui imaginait que je récitais son texte. J'en ai profité. *Welcome to the nation's capital!*

Il fut un temps où le mythe du *One nation, one language* constituait une certaine vision du pays. Ce slogan n'a jamais reflété la réalité faussée par ses institutions anglophones. Le territoire appelé à devenir le Canada a toujours connu la diversité, que ce soit celle des nombreux peuples indigènes, celle des Français du XVIIe siècle ou celle de tous ceux qui sont venus créer le « Canada anglais » après 1760. Après 150 ans comme entité politique, le Canada est le produit d'un métissage unique. Il ne peut se donner qu'une seule identité, celle de la diversité.

L'expression de ce qu'est le pays a évolué depuis l'année centenaire. La *Loi sur les langues officielles* et la *Charte canadienne des droits et libertés* sont venues consacrer une interprétation plus juste de notre histoire et de ce que nous sommes. Elles ont transformé la façon officielle de voir le Canada. En même temps, le pays « redécouvre » son passé indigène. Il reconnaît de plus en plus ce que John Ralston Saul a appelé la seule création originale des anglophones et des francophones du Canada, les Métis.

Chez les francophones du Manitoba, l'ancienne homogénéité de langue et de religion est chose du passé. Un bilingue manitobain n'a pas à se plier à des catégories faites par d'autres. Loin d'être une valeur ajoutée que l'on marchande, le français est une caractéristique fondamentale et un élément constitutif de son bilinguisme. Cette dualité lui offre une autre façon de concevoir le monde, un autre mode de ressentir et de penser. C'est le grand avantage de tous les bilingues du monde.

Depuis 150 ans, le Canada a été influencé et même façonné par le monde. Muni de son pluralisme et de sa diversité, le Canada n'est-il pas en mesure maintenant de façonner le monde à son tour? Ce monde a tant besoin d'un modèle, aussi humble soit-il, d'ouverture à la différence, du vivre-ensemble et du dépassement de soi. C'est peut-être là un défi que le Canada devrait se donner quand il envisagera son évolution vers son bicentenaire.



photo : Gracieuseté Michel Lagacé

Les parents de Michel Lagacé, Gemma Sello et Gérard Lagacé, dans les premiers temps de leur vie commune.

LE CANADA DE RAYMOND HÉBERT

SUITE DE LA PAGE 3

La nature d'un pays et d'un citoyen

Raymond HÉBERT

Collaboration spéciale

C'est une évidence que le pays où nous naissons nous façonne inexorablement pour la vie. Avoir eu la malchance de naître à Alep en Syrie, ou encore dans le sud du Soudan, d'avoir aujourd'hui 70 ans, de voir ses proches en danger, et parfois toutes ses possessions détruites du jour au lendemain, sont pour moi des malheurs inimaginables. Le lieu de naissance, au fond, relève d'un coup de dés.

Mais une fois qu'on y est, le jeu de la vie commence. Il est fait d'une combinaison de hasards et de décisions prises, sagement ou follement, consciemment ou inconsciemment. Ces décisions nous projettent vers l'avenir, ou vers notre destin, qui, lui, sauf pour certaines âmes fortunées, est imprévisible au départ.

Pour ma part, le hasard a joué en ma faveur bien plus souvent qu'autrement. Né d'une famille issue de la petite bourgeoisie, j'ai grandi à l'ombre d'un collège classique jésuite (quelle chance qu'on trouve une telle institution dans l'immensité des Prairies canadiennes!). De plus, je n'ai manqué de rien matériellement et j'ai pu facilement poursuivre des études universitaires de qualité. La graine intellectuelle semée a pu éclore pendant mes études avancées. Ces études m'ont mené à une carrière dans l'enseignement universitaire, avec tout ce qui en découle : recherche, publications, voyages à l'étranger, et ainsi de suite. Une bonne vie, somme toute.



photo : Gracieuseté Raymond Hébert

Lors d'un évènement organisé par l'Institut d'administration publique du Canada à Winnipeg, Raymond Hébert et René Lévesque ont partagé, le 27 octobre 1986, la même tribune.

Mais tout cela est microcosmique, une poussière dans l'univers. Au niveau macrocosmique, un monde que je croyais immuable quand j'avais 15 ans se révèle aujourd'hui en mouvement. Et ce mouvement est constant et s'accélère sur tous les plans : physique, social, économique et politique. Et cette accélération vaut pour notre planète, si abusée, ainsi que des nations qui l'habitent.

Ici encore, les illusions naïves de ma jeunesse, à savoir que le monde, malgré tout, progressait dans la direction d'une plus grande démocratie, d'une plus grande rationalité dans sa gouvernance, d'une plus grande équité dans la répartition de la richesse, font place maintenant à une perspective plus sombre. Partout, me semble-t-il, notamment dans les pays développés, les forces de droite sont en ascendance. On tourne le dos à des institutions, comme l'Union européenne, qui sont pourtant une source importante de ces progrès. Même les États-Unis, jadis un phare de la démocratie, ont pris ce virage, qui aura des conséquences graves et négatives pour la paix dans le monde.

Et j'en arrive à mon pays, le Canada. L'Histoire, le hasard et la sagesse de nos ancêtres nous ont livré une constitution et des institutions politiques qui, dans un monde qui vire vers le chaos et l'autoritarisme, semblent bien adaptées aux défis multiples qui se présentent.

Nos institutions nous ont même permis de traverser, à deux reprises, les crises internes provoquées par le mouvement souverainiste québécois, maintenant essoufflé. (Il pourrait se relever de ses cendres, mais les chances ne sont pas de son côté.)

Surtout, notre régime constitutionnel a assuré l'unité du pays et a bien équipé le peuple canadien pour affronter les défis de l'avenir. Somme toute, le Canada demeure un lieu où, maintenant que le régime répressif de M. Harper est derrière nous, les illusions de ma jeunesse peuvent revivre.

LA VIE L'HIVER

ANDREW KEYES A UN MESSAGE CLAIR SUR LA DÉPRESSION HIVERNALE

Le besoin impératif de s'arracher à soi-même

Derrière l'acronyme TAS se cache un ennemi intime. Conseiller en santé mentale au Centre de santé de Saint-Boniface, Andrew Keyes sait combien le Trouble Affectif Saisonnier peut rendre les personnes prisonnières d'elles-mêmes. Surtout au creu de l'hiver.

Daniel BAHUAUD
redaction@la-liberte.mb.ca

Le trouble affectif saisonnier, c'est plus sérieux qu'un simple « blues de l'hiver »?

Oui. Le trouble affectif saisonnier, le TAS, est parfois décrit comme une dépression saisonnière. C'est une condition très sérieuse. Et traître. Dans ses tout débuts on peut effectivement penser à un petit blues. Après tout, quel est le Manitobain qui n'a pas été affecté par une période d'ennuagement prolongé? D'habitude, on arrive à sortir de son cafard. Dans le cas du TAS, c'est autre chose. Plus la condition se développe, plus une personne s'enlise dans la dépression. Avec toutes les conséquences que ça peut entraîner.

C'est vrai qu'il s'agit d'un manque de lumière?

C'est l'hypothèse la plus souvent avancée par les chercheurs, comme l'Américain Norman Rosenthal. Selon ses études, plus les jours sont courts, plus il y aurait un besoin de lumière naturelle. L'absence de lumière déclencherait le TAS. Et c'est pourquoi on l'associe souvent aux pays nordiques.

Il y a d'autres théories. On évoque une possible prédisposition génétique, un peu comme on serait prédisposé à d'autres troubles mentaux, ou encore à la cardiopathie ou au diabète.

Est-ce qu'on sait combien de personnes en souffrent?

Personnellement, je crois que beaucoup en souffrent, mais tous ne sont pas de mon avis. Ça dépend des critères des chercheurs. La Mood Disorders Association of Manitoba estime que 2 à 3 % des Canadiens en sont atteints. Ces chiffres me semblent bas. Il s'agit de ceux qui ont cherché des traitements. L'Université d'Ottawa, où j'ai été conseiller en santé mentale auprès des étudiants, a conclu que 18 % des Canadiens sont éprouvés.

Je me range plutôt de ce côté. J'ai vu trop d'étudiants glisser dans la déprime fin novembre - début décembre pour croire que ce mal n'affecte que 2 % de la population. En plus, le TAS les terrassait au pire moment, au début de la période des examens.

D'où l'importance d'être très attentif aux symptômes…

Au début, tu constates une diminution d'énergie. T'as pas tellement le goût de faire grand-chose. T'éprouves même un manque d'intérêt pour les activités qui d'habitude te passionnent. En plus, tu t'isoles. Souvent, les personnes atteintes commencent à manger plus d'aliments gras et sucrés. Et elles ont besoin de beaucoup plus de sommeil.

Quand il fait -30° Celsius dehors, c'est difficile de se motiver pour sortir. Le pire, c'est que plus les symptômes sont présents, plus le mal s'impose. Au point où certains ne peuvent même plus se rendre au travail. D'autres glissent vers des idées suicidaires.



photo : Daniel Bahuaud

Andrew Keyes : « Les personnes susceptibles au TAS doivent développer une plus grande sensibilité à leurs symptômes. »

Comment peut-on s'en sortir?

Il y a la luminothérapie. La Mood Disorders Association of Manitoba suggère de s'exposer au moins 20 minutes par jour sous une lampe qui produit une lumière naturelle d'environ 10 000 Lux. L'Association offre même un service de location de lampes. Comme ça, une personne peut en faire l'essai, pour voir si le traitement est efficace, avant d'acheter une lampe.

Il est aussi suggéré d'augmenter sa dose de vitamine D. Le poisson est donc un excellent aliment. D'ailleurs, en Islande, où les habitants consomment beaucoup de poisson, le TAS est moins fréquent.

Et il y a l'exercice. Il faut sortir et bouger, même si on en n'a pas bien envie. Se promener avec son chien. Ou encore inviter un ami à une partie de patinage. Même si on n'a pas le goût de le faire.

Autrement dit, il faut absolument s'arracher à soi-même …

Comme conseiller, j'incite le patient à se secouer. Avant tout, j'encourage une prise de conscience. Les personnes susceptibles au TAS doivent développer une plus grande sensibilité à leurs symptômes. Pour ensuite passer à l'action avant que le trouble ne se développe davantage.

Tu commences à t'isoler? Eh bien, tu sors avec des amis. Tu manges un peu trop sucré? Fais de la marche. Ou va au gym. Et surtout, tu appliques systématiquement les traitements recommandés.

MA VIE BILINGUE

FILS D'IMMIGRANTS, IL INCARNE LA NOUVELLE FRANCOPHONIE MANITOBAINE

Le parcours très canadien de Sachit Mehra

Jeune, Sachit Mehra parlait – et pensait – souvent en français. En grande partie grâce au désir de ses parents immigrants venus de l'Inde, d'offrir à leurs quatre enfants tous les avantages possibles dans leur nouveau pays. Le Winnipégois quadragénaire aime raconter à quel point sa capacité de s'exprimer en français a grandement enrichi sa vie.

Daniel BAHUAUD

redaction@la-liberte.mb.ca

Sachit Mehra, qui se charge bénévolement des relations communautaires pour les Jeux d'été du Canada, prend un plaisir certain à souligner qu'il est né à l'Hôpital Saint-Boniface.

« C'est comme si mon lien avec la francophonie manitobaine était presque congénital. Et d'une manière, il l'est. Mon français est un cadeau de mes parents, Kamal et Sudha Mehra. À la maison, on parlait le hindi et le pendjabi. Bien entendu au Canada, j'aurais pu fréquenter une école anglaise. Mais mes parents, déjà habitués au multilinguisme, croyaient qu'il était essentiel d'apprendre les langues principales du pays d'accueil. Au Manitoba, ça voulait dire suivre un programme d'immersion française.

« J'ai donc fréquenté l'école Sacré-Cœur. L'anglais, je l'ai surtout appris par la télé. C'est une langue essentielle, mais à Winnipeg, il y a moyen de l'absorber partout. C'est pourquoi l'anglais est ma quatrième langue. Ce qui étonne bien des gens!

« Mes parents avaient donc raison. C'était le français qu'il fallait d'abord privilégier. Et dans ma carrière, l'habileté de parler français a été un des outils les plus importants. Plus que les mathématiques, plus que les sciences.



photo : Daniel Bahuaud

Sachit Mehra, accompagné de sa mère, Sudha et de sa sœur, Divya.

« Les Mehra sont restaurateurs. Mon père a fondé India Gardens, petit resto familial sur l'avenue McDermot. Papa avait fait des études en ingénierie à l'Université du Manitoba. Pour payer ses cours, il travaillait dans les restos. C'est là qu'il a trouvé sa vocation. Il n'aimait pas juste rencontrer les gens, il aimait aussi les accueillir.

Suite en page A11.

MA VIE BILINGUE : SACHIT MEHRA

Suite de la page A10.

« Son sens de l'hospitalité était contagieux. Toute la famille a embarqué. Mes deux frères, Anish et Nitin, et ma sœur Divya aussi. Quand tu es restaurateur, tu es forcément dans la rencontre. Et pour nous, ça dépasse le simple fait d'offrir un service. Chez nous, ça sourit, ça rit, ça jase, ça bouge. Ça vit! »

En 1992, la famille Mehra a ouvert le East India Company, son premier restaurant haut de gamme, situé au centre-ville de Winnipeg. Le succès de l'entreprise a permis d'ouvrir deux autres restaurants, à Ottawa.

« De 1999 à 2005, on avait un East India Company à Montréal, où j'ai vécu et travaillé. D'ailleurs ici aussi à Winnipeg, j'accueille constamment des clients bilingues. Chez nous au resto, ça jase beaucoup en français. On a des habitués, comme certains membres de l'Assemblée législative et du personnel du service de traduction de la Province. C'est pourquoi nos menus sont en français et en anglais. La francophonie canadienne, c'est bien une réalité. »

Pour avoir vécu au Québec et dans l'Ouest, Sachit Mehra sent que la francophonie est en constante évolution.

« Il y a une transformation incroyable qui s'opère dans la francophonie canadienne. À Montréal, il y a beaucoup d'immigrants venus des pays de la francophonie mondiale. Et puis il y a des nouveaux arrivants venus de tous les coins du monde. Notamment dans Côte-des-Neiges où était situé notre restaurant. Ces gens-là veulent garder vivante la mémoire de leurs origines culturelles, parlent bien volontiers en français. Une langue qu'ils parlaient déjà en arrivant, ou encore qu'ils apprennent une fois arrivés au Québec.

« Le même phénomène se produit au Manitoba. En 2014, j'ai fait quelques présentations dans un cours d'entreprenariat à l'Université de Saint-Boniface et je me suis retrouvé devant des étudiants africains et européens. Il y avait aussi des Canadiens français et des gens qui avaient appris le français dans les écoles d'immersion. C'était formidable. Ensemble, on représentait la nouvelle francophonie.

« L'arrivée de tant de nouveaux arrivants peut causer des tensions, bien sûr. Au Québec, tout un débat public est en cours sur la nature des accommodements raisonnables. À mon avis, la discussion est saine. Il faut s'en parler pour réduire les tensions. Pour ma part, je crois qu'on n'a pas le droit de s'imposer sur un autre groupe. Ni le Canadien de souche, ni l'immigrant n'a le droit de le faire. Que les majoritaires laissent vivre et s'épanouir les nouveaux arrivants. Et que les immigrants en fassent autant.

« L'an dernier, j'ai assisté à une rencontre d'affaires à Atlanta, et j'ai été frappé par le conformisme culturel. On ne laisse pas vivre les autres. Pour moi, l'ouverture, c'est une valeur toute canadienne. Certains me diront que c'est une valeur du Canada contemporain. Et que dans le passé, ça n'a pas toujours été le cas. Peut-être. Le Canada n'est pas parfait. Mais pour l'ouverture, il y a quand même eu des exemples.

« Comme celui de la colonie de la Rivière-Rouge. J'habite Waverley Heights, aux abords de Saint-Norbert. Saint-Norbert a joué un rôle déterminant dans la création du Manitoba. C'est une communauté qui a une importance historique. Et culturelle. Comme toute la colonie. Les Canadiens français, les Écossais, les Métis et les Autochtones se côtoyaient dans une relative ouverture. Je pense que cet exemple du passé peut assurer notre avenir. C'est pourquoi j'aime dire que leur histoire est devenue la mienne.

« C'est aussi pourquoi je m'associe, dans mon travail de bénévolat, avec des personnes et des groupes qui ont cet esprit d'ouverture. J'aime les associations et les évènements rassembleurs. À Folklorama, j'anime le pavillon Pendjab. J'ai participé au comité organisateur de la Coupe Grey 2015. En 2016, j'ai été président du comité organisateur national du congrès biennal du Parti libéral du Canada, qui s'est déroulé en mai à Winnipeg. Servir ma communauté et la voir s'épanouir, ça a toujours été très important pour moi. C'est pour ça que cette année, je siège au conseil d'administration des Jeux d'été du Canada. »

Messager des Jeux d'été du Canada

Sachit Mehra invite le grand public à contribuer de manière significative aux Jeux d'été du Canada 2017. Comment? En devenant bénévole.

Le directeur des relations communautaires des Jeux souligne l'importance que peut avoir ceux qui se portent volontaires. « J'ai toujours été conscient de l'impact que des évènements bien organisés et de grande envergure peuvent avoir sur une communauté. Les Jeux d'été du Canada aideront à mettre et à maintenir Winnipeg à l'avant-plan.

« Mon message? On a besoin de vous, dès que possible. Et si vous êtes bilingues, ce serait encore mieux. Il y aura des contingents importants d'athlètes du Québec et du Nouveau-Brunswick, sans parler des francophones des autres régions du Canada. Sans oublier non plus les passionnés de sport et des touristes qui visiteront Winnipeg au moment des Jeux. Si 15 % ou 20 % de nos bénévoles étaient bilingues, le message lancé serait incroyable. »

Renseignements : www.2017canadagames.ca

QUATRE GÉNÉRATIONS AU FIL DE LA CONFÉDÉRATION

« Le Canada en valait peut-être la peine »

LE TÉMOIGNAGE DE GABRIEL LAGIMODIÈRE, NÉ EN 1913, PENSÉ PAR SA FILLE MICHÈLE LAGIMODIÈRE-GAGNON

Je suis né le 13e enfant en 1913. Ma mère, Clara Pelletier, venue de Saint-Hyacinthe au Québec, a épousé mon père Michel Lagimodière, fils d'Elzéar Lagimodière et de Sara Goulet. Les Lagimodière étaient une grande famille métisse établie ici depuis 1808. Nous étions ici avant même qu'il y ait un Canada. Plusieurs membres de la famille avaient servi leur communauté, comme mon père, mon oncle William, mon grand-père Elzéar et son cousin Louis Riel. Durant la majeure partie de ma jeunesse nous avons vécu dans la maison du grand-père Elzéar à Lorette, entourés de cousins et cousines : les Ferland, les Savoie, les Rheault, les Lagimodière et les Pelletier.

La famille était ma tribu. Nous vivions dans un monde libéral, français, catholique et aisé : agriculture, servants, chevaux, caravanes chauffées aux pierres chaudes pour faire le long trajet à Saint-Boniface durant le temps des fêtes pour aller voir la parenté. Et puis il y avait aussi ces soirées musicales, entrecoupées de chaudes discussions politiques. Mon père tenait un relais de chevaux pour un service de livraison laitier près de l'hôtel La Salle. Nous possédions à Saint-Boniface l'hôtel Québec en plus de terrains variés, comme aussi à Thibautville, Sainte-Geneviève et Lorette Ouest.

Certains de mes frères reçurent leur éducation à l'école Provencher. Ma mère était très dévote. De ses sept garçons établis en Saskatchewan, à Detroit et à Lorette, il ne lui restait que les deux derniers sur lesquels elle pouvait reposer son désir d'avoir un prêtre dans la famille. Mes deux sœurs enseignantes s'étant mariées, nous avions tiré à la courte paille notre destin religieux. Alors, c'était le pensionnat au vieux Collège de Saint-Boniface, qui faisait face au parc Provencher. J'y suis resté deux ans. Mon frère Léonide s'est enfui en Saskatchewan, à l'âge de 14 ans, sur les chevaux de l'hôtel La Salle. C'en était fini pour la prêtrise.

Je n'avais jamais voyagé en dehors du Manitoba. Pourquoi aller courtiser le danger d'un monde qui nous était antipathique? Qui ne possédait pas nos valeurs? Qui ne parlait pas notre langue? Un monde qui nous avait montré beaucoup d'hostilité durant les temps troublés avec Riel, qui avait supprimé certains de nos droits à la fin du 19e siècle. J'avais bien appris la leçon : même si les étrangers venaient vivre dans notre village et qu'il fallait savoir aider, il n'était pas nécessaire de courir ailleurs pour comprendre qui on était.

Mais à mesure que la crise économique des années 1930 avançait et que la santé financière de ma famille déclinait, comme bien d'autres j'ai dû faire le trajet pancanadien, prendre les voies ferrées pour chercher du travail. Durant la vingtaine, quand dans une vie tout semble possible, mon aventure fut rapidement tempérée par la dure réalité de la faim et de la pénurie. C'était un temps de grandes agitations politiques et de tensions. À Cornwall en Ontario, lorsque je cherchais du travail, on m'avait fait rudement comprendre que les Français n'étaient pas bienvenus dans leur pays. Je n'avais pas de place dans leur Canada.

De retour à Lorette, la deuxième Grande Guerre éclata. Mes cousins et deux de mes frères s'empressèrent d'aller servir. Pas moi. L'expérience du chômage et du racisme avait diminué mon patriotisme, s'il avait jamais existé. Ce n'était pas ma guerre. J'ai évité la conscription. La police militaire m'a attrapé et j'ai fait un camp de travail en Colombie-Britannique. Après la guerre, j'ai eu du mal à trouver du travail. Si tu n'avais pas servi ou refusé de servir, tu n'étais pas un citoyen de plein droit. On m'embaucha comme débardeur au port de Vancouver. Je suis allé à l'école des travailleurs et j'ai connu la répression policière. Et puis je suis revenu ici, puisque celle pour laquelle je soupirais ne pouvait pas vivre sans le ciel bleu et ensoleillé des plaines. Nous nous sommes épousés en octobre 1949 et installés dans la maison paternelle à Lorette, que possédait mon frère aîné mourant de cancer. Cela nous a pris quelques années pour payer les frais encourus par la maladie et l'hospitalisation.



photo : Gracieuseté Michèle Lagimodière-Gagnon

Lucienne Marcoux et Gabriel Lagimodière, pris sur le vif dans une rue de Vancouver, vers 1948.

Les années de grande joie dans mon rôle de père furent handicapées par une situation économique précaire. Mais les années 1960 ont apporté un nouvel élan : optimisme économique, coutumes changeantes et virage politique étaient dans l'air. Je me suis mis à contribuer à la communauté. C'était un monde nouveau, un temps d'énergie et d'optimisme. À Lorette, avec des fonds libérés par le gouvernement canadien pour célébrer le centenaire du pays, nous avons décidé de construire un centre sportif : patinoire, curling, tennis et, plus tard, piscine. Il fallait rêver en couleur pour nos jeunes. La vie leur accorderait des meilleures chances que ma génération avait eues. Tout changeait.

En 1968, avec quelques amis on a été invités à rencontrer un jeune francophone du nom de René Toupin qui travaillait dans les Caisses populaires et qui voulait se présenter comme député provincial néo-démocrate. Alors à l'âge de 55 ans, aucunement affecté par la Trudeaumanie, j'ai délaissé mon Parti conservateur que j'avais toujours défendu auprès de mes frères libéraux et je me suis joint à la nouvelle vague au Manitoba : celle qui porta au pouvoir en 1969 le premier gouvernement néo-démocrate.

La vie faisait finalement du sens. Ma province avait élu un parti sympathique aux travailleurs. Aidée du fédéral, elle s'occupait des coûts élevés des soins de santé, qui devenaient enfin plus accessibles. On y enseignerait davantage le français à l'école. Mon fils ne serait pas obligé d'aller en guerre. Il y avait une rente garantie pour les gens à la retraite. Là, je sentais qu'il y avait une petite place pour moi et ma famille dans ce pays. Le Canada en valait peut-être la peine.

QUATRE GÉNÉRATIONS AU FIL DE LA CONFÉDÉRATION

« Le Canada a mis du temps à me séduire »

LE TÉMOIGNAGE DE MICHÈLE LAGIMODIÈRE-GAGNON, NÉE EN 1950



photo : Gracieuseté Michèle Lagimodière-Gagnon

Renald Gagnon et Michèle Lagimodière, le jour de leurs noces, le 1er juillet 1972.

Je suis l'enfant aîné de Gabriel Lagimodière et de Lucienne Marcoux, née en 1950.

J'ai grandi dans une bulle idyllique : foyer pauvre mais heureux, rempli de chansons et de musique, dans un petit village près de la rivière Seine peuplé de parenté et de voisins bienveillants. Je pouvais me repaître d'histoires avec lesquelles je grandissais. Comme celle la marche de l'ancêtre à Montréal pour remettre une lettre à Lord Selkirk. Il y avait aussi la dureté durant le temps des « troubles », la pendaison de Riel par les « maudits Anglais », la jeunesse familiale glorieuse et aisée de mon père. Ma bulle était comme de raison française.

En 1956 à l'école Lorette Centre, l'instruction était en anglais je suppose, mais je n'avais pas conscience de parler en anglais, ni avec l'institutrice religieuse, ni avec les camarades de classe et jamais à la maison. Du moins pas avant l'âge de 10 ou 11 ans. S'il y avait des gens qui portaient des noms de cultures différentes, leurs enfants faisaient une immersion en français, pour parler tôt ou tard la langue sans difficulté.

Au secondaire, entre 1964 et 1968, ce fut une autre histoire. Avec la création des grandes unités scolaires arrivèrent des étudiants qui ne parlaient ni ne voulaient apprendre le français.

Ce fut l'assimilation quasi-totale. En effet, l'américanisation des médias battait son plein : films, séries télévisées, musique pop. Je fus séduite comme bien d'autres de ma génération. Nous étions tous semblables, jusqu'au moment où un des professeurs a abordé la question de Riel en classe d'histoire canadienne. Un élève s'écria : « *He was a bloody traitor* ». Certains ont ricané. Ses ancêtres n'étant pas au Canada en 1885, je lui ai demandé en français ce qu'il en savait. Il m'a répondu « *Speak White* ». Je n'ai rien dit ou fait à ce moment-là, car j'ai mis son commentaire sur le compte de l'ignorance.

Lorsque j'étudiais au CUSB sous Lionel Dorge, il m'avait passé le livre de George Stanley sur Riel. La révélation de la totalité des faits et des conséquences m'ont atterrée. Avec toute la droiture morale de mes 20 ans, j'ai conclu que le Canada n'était qu'un projet mercantile depuis sa fondation, un pays fabriqué pour des raisons économiques qui utilisait le chemin de fer pour assurer la souveraineté des marchands de l'Est du Canada sur tout le territoire : *A mare usque ad mare*. Pour pareil projet, il avait fallu rompre le lien culturel et sacré que les Premières Nations et Métis entretenaient avec leur territoire.

Même si j'avais fêté durant mon adolescence le nouveau drapeau, je ne m'identifiais pas comme canadienne. Mes ancêtres s'étaient établis ici bien avant qu'il y ait une notion d'union entre les deux Canada. Je me savais française, métisse et manitobaine. Il ne m'était pas nécessaire d'adhérer à d'autres marqueurs d'identité.

Ma patrie, c'était le Manitoba et plus spécifiquement mon village de Lorette où, avec mon mari Renald Gagnon, nous avons élevé nos quatre enfants. Le Canada était une notion loin de ma réalité. Mais au fil des ans, intriguée par les débats sur la Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme ou la création de la Fédération provinciale des comités de parents financée par le gouvernement fédéral, je me suis rendue compte que le Canada pourrait peut-être me faire une place.

C'est lorsque mes enfants se sont inscrits à l'école dans une aile française de l'école Lagimodière School que j'ai constaté la transformation réelle de mon village. À cause de sa proximité avec Winnipeg, Lorette devenait une véritable banlieue avec un petit cachet de *French culture*. Ce mythe a explosé en 1983 durant les élections à la commission scolaire Seine, qui coïncidaient avec la tentative du gouvernement néo-démocrate de constitutionnaliser les services en français au Manitoba. Il fallait au moins reprendre le contrôle de nos écoles.

Un petit bijou constitutionnel datant de 1982 intitulé *Charte canadienne des droits et libertés* se révéla comme une sorte de baguette magique. Après dix ans de réunions, de pourparlers, de litiges, la Cour suprême du Canada rétablit une place pour l'instruction en français, gérée par des francophones dans ma province et dans mon village. En plus, j'ai eu le privilège durant ma vie professionnelle d'enseigner en immersion pendant 21 années. Un acte d'ouverture également créé par le Canada. Autant que la restauration des lois et des droits autrefois abrogés, cette initiative éducative contribue à un Canada qui croit dans les valeurs énoncées dans la *Loi sur le Manitoba*.

Maintenant je sens que j'ai une place au Canada. Il a mis longtemps avant de me séduire. Il a pour cela fallu aussi que je voyage et que je remarque l'énorme respect - et parfois même l'envie - que les citoyens d'autres pays nous témoignent. Bon 150e anniversaire de ta Confédération, mon cher Canada.

QUATRE GÉNÉRATIONS AU FIL DE LA CONFÉDÉRATION

« Mon Canada, il est pour ma Gabrielle »

LE TÉMOIGNAGE DE VANIA GAGNON, NÉE EN 1977

Le Canada pour moi c'est en partie d'assumer la nostalgie culturelle de mon enfance. C'est Passe-Partout et Degrassi Junior High. C'est les vignettes tant aimées de l'ONF, les Minutes du patrimoine enrichies par les connaissances infinies de ma mère. C'est la Soirée du hockey couchée par terre dans le salon avec mon père, les pieds collés au calorifère. C'est le *Ô Canada* en bande dessinée, aperçu très rarement, tard le soir à la toute fin de la programmation.

Le Canada de maintenant, c'est de devoir naviguer dans la mondialité, mais aussi de pouvoir me reconnaître ou me questionner dans les œuvres que nous proposent nos artistes. Le Canada c'est en partie l'expérience collective que nous permet de vivre nos médias et nos propres adhésions à des groupes de médias sociaux.

Mon Canada c'est de savoir m'incliner devant les forces de la nature. C'est de me réjouir des tempêtes de neige qui paralysent notre mobilité, mais qui nous donnent l'excuse parfaite pour rester encabanés ou jouer dehors avec nos enfants. Le Canada, c'est d'être consciente et respectueuse de la puissance de l'eau et méfiante des dangers associés à la fragilité de la glace. C'est de savoir déjouer le froid et la chaleur extrêmes. Et bien sûr, c'est d'en parler quand on n'a rien d'autre à se dire.

Mon pays, c'est aussi de redevenir enfant avec chaque surprise céleste. Celle d'apercevoir des œils de bouc (pour les anciens), des chiens de soleil (pour d'autres générations), des étoiles filantes, des arcs-en-ciel, des aurores boréales ou même une simple pleine lune et, sans faute, d'en être émerveillée et de ressentir le besoin pressant de partager son émotion avec quelqu'un.

Mon Canada, c'est encore de se retrouver en pleine forêt, à se demander si on est la première à marcher à cet endroit exact. C'est d'imaginer ceux qui y étaient avant nous et de méditer sur la manière dont ce même paysage les aurait influencés. Inspirés. Et surtout c'est, ressourcée ou épuisée, espérer que quelqu'un d'autre aura la chance de se poser la même question dans 100 ou mille ans d'ici.

Mon pays, c'est d'amener mes enfants pour aller voter et de ne jamais me désister de ce devoir. C'est de pouvoir me forger plusieurs sous-identités, selon mes communautés de pratique et d'intérêts, selon mon héritage patrimonial, selon ma langue, mon sens d'appartenance à une collectivité ou une autre. C'est ma famille à moi, nos exploits, nos mœurs et notre histoire. C'est aussi ta famille à toi et celle de tous les autres et les multiples trajets qui nous ont tous apportés ici, aujourd'hui.



photo : Gracieuseté Michèle Lagimodière-Gagnon

Ces dames en 1998 : Lucienne Marcoux-Lagimodière, Vania Gagnon avec sa fille Gabrielle, et Michèle Lagimodière-Gagnon.

Malgré mon caractère toujours porté vers le romantisme, le Canada est en même temps pour moi un profond malaise. Je sais que ce n'est que par le hasard (économique? socio-culturel? politique?) qu'à un moment donné, mes ancêtres ont été absorbés dans ce qui deviendrait plus tard notre communauté métisse et francophone. C'est là où, bien qu'il y ait eu tant de luttes, d'injustices, de victoires et de défaites, je suis pleinement consciente du fait que mon sort aura été d'être moins étouffée et, d'une façon, mieux protégée. Avec reconnaissance, je mesure à quel point j'ai été soutenue par une belle communauté et bien outillée pour réussir, quelles que soient les épreuves.

Et rien ne m'empêchera d'avoir pris conscience d'avoir été privée de la culture et de la langue d'une immense partie de mon héritage personnel. Rien ne m'empêchera de regretter que le Canada c'est en fait lui-même privé de l'effervescence de ses premiers peuples. Et que nous tous aurions pu être ceints de fleurons tellement plus glorieux. Rien ne m'empêchera de ressentir la frustration et la honte de notre présente incapacité collective à transformer cette réconciliation si tardive en authentique réparation d'âmes blessées.

Et pourtant, du fait de gains obtenus en Cour suprême du Canada ces dernières années, il se peut fort bien que dans un avenir assez rapproché, ma fille puisse retrouver le droit à son propre statut indien, auparavant limité et abrogé par des politiques de discrimination contre la femme autochtone. C'est un choix qu'elle aura alors à faire : adhérer légalement à la communauté métisse ou à sa bande de Peguis. Une décision que déjà j'accepte, puisque son identité et les communautés auxquelles elle voudra s'associer n'appartiennent qu'à elle seule. Gabrielle fera ses propres choix et tracera son propre chemin. C'est surtout cette liberté, pour moi, le Canada.

QUATRE GÉNÉRATIONS AU FIL DE LA CONFÉDÉRATION

« Dans mon pays, à chacun son identité »

LE TÉMOIGNAGE DE GABRIELLE GAGNON, NÉE EN 1998

Je suis grande joueuse de piano, artiste, lectrice et jeune intriguée par l'histoire de notre pays. J'ai 938 *followers* sur Instagram, j'ai 170 tweets et un snapscore de 76 786. J'ai grandi à Lorette, tout comme ma mère et ma mémère. J'ai deux frères et une sœur et plusieurs familles étendues. On parle français à la maison. On est fier d'être métis et moi, d'être aussi de descendance des Autochtones de traités de l'Ouest.

À seulement 18 ans, j'ai déjà eu de multiples opportunités d'approfondir mon savoir sur l'histoire du Canada. J'ai pu travailler à la Maison Gabrielle-Roy et à la Maison-Riel, où j'ai pu, en quelque sorte, me spécialiser et rencontrer des gens de partout. Bien sûr, je sais que ce n'est pas seulement les cours d'histoire ou les emplois d'été dans des musées ou des lieux historiques nationaux qui nous permettent de mieux connaître le passé de notre pays et qui nous sommes aujourd'hui.

Il y a aussi la famille. À tous les jours j'apprends d'elle en écoutant aux histoires d'hier et en participant aux nouvelles d'aujourd'hui. J'ai aussi tellement reçu de mes anciens profs d'école au Collège régional Gabrielle-Roy. En salle de classe, mais surtout lors de longues discussions à l'extérieur des cours. Et puis j'apprends de mes amis et collègues. Ça me fascine de voir que des jeunes comme moi apportent, partout où ils vont, des connaissances étonnantes sur les sujets qui les intéressent personnellement.

Sans aucun doute mon expérience de guide l'été dernier à la Maison-Riel m'a profondément marquée. Mes collègues et amis proches (tous métis francophones) avec qui je travaillais sont parmi les plus intelligents et doués que je connaisse. Nous étions unis en premier lieu par l'histoire de Riel et des Métis, mais aussi par une grande diversité d'intérêts : la guitare, le violon, le perlé métis, le volleyball, le hockey et tant d'autres activités encore.

Comme groupe d'amis avec une identité forte et similaire, on fait aussi tous individuellement partie du monde technologique d'aujourd'hui. Malgré tout le vacarme des médias sociaux, on s'est quand même forgé un espace juste pour nous. On a un *group-chat* sur Facebook, on s'exprime sur Twitter, on se *tag* dans des mèmes sur Instagram, on s'amuse avec Snapchat. Les autres générations ne nous comprennent peut-être pas là-dessus. Mais aujourd'hui en 2017, c'est un moyen pour nous de nous rassembler et d'avoir notre propre sens de communauté. L'immense valise de connaissances et de passions que nous portons en nous n'est pas visible à ceux de l'extérieur qui *creeperaient* nos comptes individuels. Et chacun d'entre nous n'est pas limité à faire partie d'un seul groupe.

C'est ça la beauté du Canada d'aujourd'hui. Chacun possède sa propre culture, ses propres valeurs et ses propres intérêts. Notre pays est formé de différences, et toutes ces différences sont partagées dans l'aire publique, sur nos rues, dans les écoles, sur Facebook, Twitter, Instagram, la liste n'a pas de fond. Nous ne sommes pas limités à vivre seulement notre culture. Nous pouvons aussi accéder à une sélection illimitée de façons d'apprendre et d'apprécier celles des autres. Nous pouvons réellement apprendre les uns des autres, à s'accepter et à s'épanouir.

Un peu j'imagine comme l'ont fait mes ancêtres qui ont créé les Métis sur ce même territoire, avant la Confédération de 1867.



photo : Gracieuseté Roxane Desrochers

À l'été de 2016, sur fond de Maison Riel à Saint-Vital, un moment de complicité mère-fille : Gabrielle Gagnon et Vania Gagnon.



CITATIONS ET INCITATIONS À LA COMPASSION

France Adams

« Je crois vraiment en l'importance de se mettre dans les souliers de quelqu'un d'autre pour arriver à mieux le comprendre. »

« Être humain, c'est avoir la liberté de faire ses propres choix et de faire de ces choix des choix justes, même quand ils sont difficiles. »

- Derrek Bentley

Retrouvez France Adams sur les ondes de CKSB (88,1 FM), lundi matin 16 janvier vers 8 h 35 en conversation avec Martine Bordeleau.

DSFM

DANS NOS ÉCOLES

Dans nos écoles est une vitrine exceptionnelle pour faire connaître les activités de la Division scolaire franco-manitobaine (DSFM), les réussites des élèves de la maternelle au secondaire et sa programmation d'excellence.

Ce rendez-vous hebdomadaire revient sur ce qui s'est passé dans les 23 écoles de la DSFM et annonce les évènements à venir.

Restez informés en suivant Dans nos écoles chaque semaine dans le journal ***La Liberté*** et sur le site DSFM.mb.ca

DSFM.CSFM

DSFM_Officiel

DSFM_Alert

RESSOURCES WEB

La DSFM propose ci-dessous une liste de ressources Web non exhaustive. Ces ressources ont été répertoriées à titre de service pour les familles des élèves de nos écoles de langue française et les lecteurs de ces pages.

PETITE ENFANCE
Promouvoir les Centres de la petite enfance et de la famille
www.desledebut.ca

ÉDUCATION
Plan stratégique sur l'éducation en langue française
www.pself.ca

MUSIQUE

La coalition pour l'éducation en musique
www.musicmakesus.ca/fr/

Faites de la musique
www.faitesdelamusique.ca/bienfaits/

La petite idée d'Épiphanie fera une différence

Solidarité – Communauté – Initiative



La conseillère Nicole Gautron a aidé Épiphanie Bisson à réaliser son projet de vente de pâtisseries.

Lorsqu'elle a entendu parler de l'ouragan qui a frappé Haïti en octobre, Épiphanie Bisson a tout de suite eu envie d'aider les enfants du pays. En 5e année à l'École Taché, elle s'est tournée vers la conseillère Nicole Gautron. Ensemble, elles ont organisé une vente de pâtisseries qui a rassemblé l'école et la communauté.

« J'ai vu les images de l'ouragan, et je savais qu'il y avait eu un tremblement de terre en 2010 et des inondations, explique Épiphanie. J'ai dit à ma mère que je voulais aider. Elle m'a suggéré de faire une vente de limonade avec mes amis, mais je souhaitais faire quelque chose de plus grand, parce que nous, on a tout ici. En Haïti, de nombreuses écoles sont détruites. »

> ***« Dans le monde, beaucoup de personnes ont besoin d'aide. Je pense que, grâce à ce projet, plus d'élèves de l'école vont vouloir aider. »***
> Épiphanie Bisson, 5e année.

Épiphanie et sa maman Mélanie ont contacté Nicole Gautron, qui n'a pas hésité une seconde. « Quand un élève vient me voir avec une telle idée, je n'aime pas dire non. Car c'est comme ça qu'on développe la bienfaisance et la solidarité. C'est notre devoir comme personnel de l'école de transmettre ces valeurs aux élèves. » En novembre, Épiphanie a fait des présentations de son projet aux classes de 4e, 5e et 6e années.

Avec 1 200 pâtisseries vendues, les deux ventes, qui ont eu lieu le 9 et le 16 décembre, ont été un grand succès aux yeux de Nicole Gautron. « Les pâtisseries ont été préparées par les 4e et 5e années et leurs familles. Le nombre de commandes a dépassé nos attentes. Donc nous avons demandé de l'aide à la communauté. Nous restons très étonnés de la réponse à cette levée de fonds. »

Épiphanie a prêté main forte avec sa maman et sa grand-maman pour compléter les commandes. « Nous avons fait des muffins, des biscuits, des brownies et du pain aux bananes. Je pensais que la vente rapporterait 100 ou 200 $. » La vente a en fait rapporté 1 300 $, dont la moitié provenait de dons des familles. « Je suis vraiment contente. »

Nicole Gautron s'inquiétait de la distribution de l'argent récolté par les grands organismes. « Avec eux, l'argent ne va pas nécessairement où on le souhaite. » Elle a donc fait des recherches avec la maman d'Épiphanie. Finalement, la moitié de l'argent sera reversée au projet de Géniot Jean-Louis, qui travaille sur la construction d'une école. « Nos fonds serviront à la meubler. » L'autre moitié ira à une école à Sosua, en République Dominicaine. Alix Jean-Paul, un enseignant du Manitoba retraité, y est très impliqué.

Les deux établissements haïtiens informent l'École Taché des progrès réalisés, ce qui enchante la conseillère : « C'est important que nos jeunes voient un résultat concret après les efforts qu'ils ont fait. » Épiphanie espère que son projet inspirera d'autre enfants à vouloir faire une différence. « Dans le monde, beaucoup de personnes ont besoin d'aide. Je pense que, grâce à ce projet, plus d'élèves de l'école vont vouloir aider. »



Célébrons nos succès!

Bravo aux élèves de l'École communautaire Gilbert-Rosset pour leur grande générosité. Ils ont ramené 19 boîtes de l'opération Enfant de Noël à l'école. Remplies de jouets, d'articles scolaires et de produits d'hygiène, ces boîtes seront envoyées aux enfants des pays défavorisés.

Santé et bien-être



Les Services aux élèves de la DSFM sont un modèle de collaboration et de consultation entre l'équipe de spécialistes de la DSFM, les spécialistes externes et les parents. La DSFM met un point d'honneur à offrir des services d'ergothérapeutes, de physiothérapeutes, de psychologues scolaires et de travailleurs sociaux.

Lumière sur l'École Noël-Ritchot

À Noël-Ritchot, les traditions sont un tremplin pour apprendre

Apprentissage – Tradition – Bienfaisance



De gauche à droite : la directrice adjointe par intérim Nicole Lacoste-Chenier, Elisabeth Turcotte, Alix Spence, Alexis Pritchard, Ethan Waltham et la directrice Denise Chabot devant le nouveau panneau d'affichage de l'école.

L'école Noël-Ritchot accueille des jeunes de la maternelle à la 8e année. Pour assurer leur développement, ses responsables s'appuient sur des évènements qui reviennent annuellement. Ils sollicitent aussi les plus âgés pour qu'ils s'intéressent aux plus petits.

Denise Chabot, la directrice, explique que l'école s'appuie sur ses élèves les plus âgés pour aider les plus petits. « Sous le chapeau du leadership, ils aident les petits, jouent avec eux. On leur dit toujours qu'ils ont profité des plus grands quand ils étaient petits. Maintenant, c'est à leur tour de redonner à la communauté. Et ils le font avec enthousiasme. »

> ***« Cette année, j'ai amené un panier de Noël à deux familles. C'est quelque chose de super bon que notre école fait, parce que ça aide les personnes à avancer dans la vie. »***
> Alix Spence, 8e année.

Construite en 1977, l'école reprend au fil des années beaucoup de ses activités. « Depuis presque 20 ans, nous organisons la vente bric-à-brac au mois de décembre pour aider une école en Haïti. Chaque année, les élèves participent à la marche Terry Fox. Les 3e années sont impliqués avec Bag Up Manitoba. Nous avons le Marcheton au printemps. Ces évènements sont devenus des traditions à l'école »

Toutes ces activités plaisent aux élèves, comme en témoigne Alix Spence, en 8e année. « J'aime beaucoup les rassemblements pour des causes importantes. Je suis la présidente du conseil étudiant cette année. Donc je peux contribuer aux activités de l'école. Il y en a qui se répètent, comme le panier de Noël. Cette année, j'ai amené un panier à deux familles. C'est quelque chose de super bon que notre école fait, parce que ça aide les personnes à avancer. » Ethan Waltham, en 7e année, ajoute qu'il « a appris des choses avec les différents projets. Avec le projet Chandail orange, j'ai appris les droits des Autochtones. »

Nicole Lacoste-Chenier, orthopédagogue et directrice adjointe par intérim, précise que « la répétition des activités donne aux enfants de nouvelles perspectives chaque année. La répétition cyclique permet un apprentissage approfondi. » Alexis Pritchard, en 6e année, illustre cette théorie. « Quand j'ai fait Bag Up en 3e année, je ne comprenais pas vraiment pourquoi on le faisait. Je pensais juste qu'il fallait collecter des sacs. » Trois ans plus tard, Alexis a assimilé que le geste des élèves avait une signification plus profonde.

Elisabeth Turcotte, en 8e année, est arrivée de Montréal cette année. Elle découvre les traditions de Noël-Ritchot. « Pour moi, toutes ces activités sont nouvelles. Je réalise qu'on fait beaucoup pour Haïti. Je suis très contente qu'on puisse faire une différence pour des enfants qui ont besoin d'aide. »

Pour la réussite de ses élèves et de ses activités, l'école peut compter sur le soutien du personnel et de la communauté, assure la directrice. « Nous avons une équipe très forte qui a le bien-être de l'enfant à cœur. C'est un partenariat avec les parents pour que les enfants se sentent bien chez nous. »

À noter

LES ACTIVITÉS SCOLAIRES

Camp Chauffez le four,
7e et 8e année,
16 au 18 janvier,
Camp Red Rock.

Tournois La LISTE,
tournois 9e à 12e année,
21 janvier,
à l'École communautaire Réal-Bérard,
ouvert au public.

Début du 2e semestre :
6 février.

Camp La Grippe,
6e à 8e année,
6 au 8 février.

Match #9 de la LISTE,
9e à 12e année,
7 février,
au Collège/école Gabriel-Roy,
visiteurs : Collège Louis-Riel,
Pointe-des-Chênes, CSLR 2, ouvert au public

JMCA Jouer,
3e année,
9 février

LA COMMISSION SCOLAIRE FRANCO-MANITOBAINE

Réunion de la Commission scolaire franco-manitobaine,
le mercredi 25 janvier à 19 h,
au bureau divisionnaire, Lorette.

LES CONGÉS

Journée de perfectionnement professionel divisionnaire,
3 février,
congé pour tous les élèves.

Journée Louis-Riel,
20 février, congé

AUTRES

Les inscriptions au Programme d'exploration des métiers
pour les élèves de la 11e et 12e années
se déroulent maintenant, veuillez communiquer
avec le conseiller de votre école pour plus d'information
ou avec Marc Charrière, coordonnateur en programmation
au bureau divisionnaire au 204 878-9399 poste 278.

Inscription à la maternelle 2017,
6 au 10 février



Avis aux parents de la DSFM : Afin d'être avisé des annulations de transport scolaire, des fermetures d'école ou des retards d'autobus, pour cause de situations d'urgence ou d'intempéries, abonnez-vous à **Twitter (#DSFM_ALERT).**

AU FIL DE LA CONFÉDÉRATION : LE REGARD D'UN VIEUX PROF

Comment le Canada m'a fait…

LE TÉMOIGNAGE DE JOHN A. SENEZ

Comment le Canada m'a fait? Le Canada m'a fait, peu à peu, canadien-français bilingue au service de ses concitoyens comme étudiant, militaire et enseignant durant la majorité de mes 92 ans.

La présence de ma famille au Canada date du temps de la Nouvelle France.

Bien avant 1880, Fidèle Mondor, mon grand-père maternel né au Québec à Saint-Paul Joliette en 1852, a laissé son village pour prendre la direction de l'Ouest. Arrivé à Fargo au Dakota du Nord, il s'est lancé dans le commerce le long de la rivière Rouge et sur la rivière Rouge jusqu'à Winnipeg.

Mon grand-père paternel, son épouse, sa sœur et son époux, nouveaux mariés, ont été parmi les passagers des premiers trains après l'arrivée du chemin de fer à Winnipeg en 1883. Comme ils venaient de Montréal, ils se sont établis à Saint-Boniface. À cause des trains, le commerce fluvial sur la Rouge est en déclin.

Mon grand-père Mondor et son épouse deviennent citoyens de Saint-Boniface. Lorsque le Premier ministre du Manitoba Thomas Greenway a éliminé en 1896 le financement des écoles franco-catholiques, mes grands-parents avaient des enfants d'âge scolaire. Ils les ont envoyés dans les écoles séparées, financées par les parents qui devaient, en plus, payer la taxe scolaire provinciale.

Membre de la deuxième génération à ces écoles, je suis devenu élève au Jardin de l'enfance Langevin en septembre 1930. Six ans plus tard, au cœur de la grande dépression économique, je suis un des privilégiés admis au Collège de Saint-Boniface, dirigé par les pères jésuites. En grand nombre, les enfants de famille sans revenus doivent s'inscrire aux écoles anglo-protestantes, les écoles publiques.

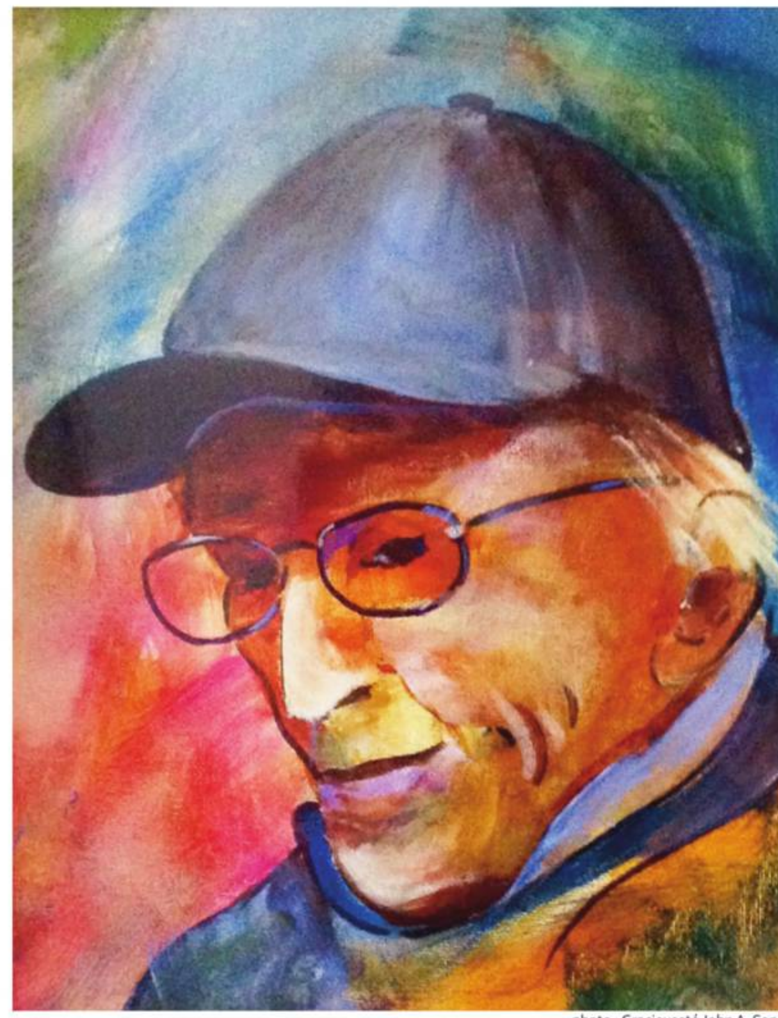


photo : Gracieuseté John A. Senez

Un récent portrait de John Senez, peint par son épouse Leona.

La guerre en Europe éclate en septembre 1939. Encore collégien au secteur universitaire, je passe mes vacances des étés 1940 et 1941 sur les wagons-cuisines du Canadien National, comme employé à la préparation des repas pour les troupes en route vers leurs camps d'entraînement de l'Ouest pour le port de Halifax. Le train sans passager n'avait aucune priorité en direction de l'Ouest et mon retour de Halifax à Winnipeg pouvait prendre trois fois plus de temps qu'à l'aller. Souvent le train vide devait être stationné sur un segment de rail parallèle. J'avais ainsi l'occasion d'observer le paysage et, parfois, de rencontrer une personne du lieu.

Recruté en septembre 1943 et membre de l'artillerie anti-aérienne, j'ai complété le stage d'entraînement gauche-droite-attention-garde-à-vous de trois mois à un camp militaire près de Charlottetown et un autre de quatre mois, débuté en janvier 1944. J'étais stationné avec les canons sur la côte Est au nord de Halifax. En juin, j'ai été transféré de l'artillerie au corps des ingénieurs électriciens-mécaniciens pour devenir étudiant en électronique durant huit mois au camp de Barriefield, près de Kingston.

Le cours s'est terminé en mars 1945. Notre groupe était destiné à un séjour en Australie, dans la perspective de la guerre contre le Japon. Les bombes nucléaires sur Hiroshima et Nagasaki en août ont précipité la fin de la guerre. J'étais de retour à Saint-Boniface pour Noël.

Membre de la réserve militaire inscrit en sciences mathématiques à l'Université du Manitoba en septembre 1947, j'ai passé mes hivers étudiant et mes étés soldat. Gradué en mai 1951, je me suis engagé pour cinq ans à temps plein. Mon degré et mon brevet d'officier en main, je me suis retrouvé à Barriefield pour compléter un programme de réintégration. En mai 1953, me voilà enseignant en mathématiques au nouveau Collège militaire royal de Saint-Jean.

Ayant décidé de ne pas renouveler mon engagement, j'ai accepté une position de chercheur au Conseil national de la défense. J'ai participé à un groupe basé au quartier général de la défense de l'air à Saint-Hubert près de Montréal. Au cours de ma période d'emploi de septembre 1956 à septembre 1961, j'ai eu l'occasion d'abandonner mon bureau pour assister à des conférences à Saint-Jean de Terre-Neuve et Los Angeles, pour participer à des vérifications de la ligne Mid Canada à Hopedale, le point le plus au nord du Labrador, et de visiter le Grand Nord canadien, de Frobisher à Yellowknife.

J'ai réalisé le plus précieux de mes rêves en septembre 1961, lorsque je suis devenu professeur de mathématiques à l'Université Sir George Williams à Montréal. Intégrée au secteur universitaire du collège Loyola dix ans plus tard, cette institution devint alors l'Université Concordia. En septembre 1991, j'ai pris ma retraite.

Vingt cinq ans plus tard, j'arrive à la conclusion que le Canada m'a fait, peu à peu, ... un vieux prof.

Le Calendrier communautaire

233-ALLÔ
CENTRE D'INFORMATION

147, boulevard Provencher, Unité 106
Saint-Boniface (Manitoba) R2H 0G2
204-233-ALLÔ (2556) 1-800-665-4443
Télec : 204-977-8551 233allo@sfm.mb.ca

Pour alléger le texte et permettre la publication d'un maximum d'évènements, seuls les détails principaux des activités figurent. Tous les détails sont affichés dans le Calendrier communautaire du 233-ALLÔ au www.sfm.mb.ca/calendrier

12 janvier • AGA – Union nationale métisse de Saint-Joseph • Chalet Louis-Riel • 204-255-6026

12 au 29 janvier • Théâtre – Moi, monsieur, moi ! • Théâtre Cercle Molière • 204-233-8053

13 janvier • Formation – Modèles d'apprentissage et réussite scolaire des élèves nouveaux arrivants • Accueil francophone • 204-975-4250

13 janvier • La LIM – Rouges vs. Jaunes • CCFM • 204-233-8972

14 janvier • Futsal universitaire – Les Rouges de l'USB vs. les Blazers du Canadian Mennonite University • Université de Saint-Boniface • 204-237-1818, p. 330

16 janvier • Atelier – Gestion des bénévoles (Urbain) • CDEM • 204-925-8385

16 janvier • Atelier – Réconciliation avec les peuples autochtones et Métis • Conseil Jeunesse Provincial • 204-237-8947

17 janvier • Mârdi Jazz – Devon Gillingham • CCFM • 204-233-8972

20 janvier • Volleyball universitaire – Les Rouges de l'USB vs. les Rebels de Red River College • Université de Saint-Boniface • 204-237-1818, p. 330

20 janvier • La LIM – Bleus vs. Verts • CCFM • 204-233-8972

21 janvier • La LISTE – Tournoi d'improvisation secondaire • École communautaire Réal-Bérard • 204-878-2399, p. 298

21 janvier • Atelier d'écriture – Donnez-moi de vos nouvelles • Maison Gabrielle-Roy • 204-231-3853

21 janvier • Un air de communauté – Région Ouest • Notre-Dame-de-Lourdes • 204-235-0670

22 janvier • Cinéma au CCFM – Lolo • CCFM • 204-233-8972

23 janvier • Atelier – Gestion des bénévoles (Rural) • Bibliothèque de Saint-Georges, MB • 204-925-8385

24 janvier • Séminaire – Campagne numérique : atteindre son succès • World Trade Centre Winnipeg • 204-984-2272

24 janvier • Mârdi Jazz – Janice Finlay • CCFM • 204-233-8972

25 janvier • Dîner rencontre – Chambre de Commerce Francophone de Saint-Boniface • Club de golf de Saint-Boniface • 204-235-1406

26 janvier • AGA – CKXL, ENVOL 91FM • CCFM • 204-233-3646

26 janvier • Vernissage – Visages de Michel Saint-Hilaire • CCFM • 204-233-8972

26 janvier • Le 100 NONS présente Franco Roots • West end cultural centre • 204-231-7036

27 janvier • Formation – Manitoba à son meilleur • Université de Saint-Boniface • 204-235-4400

27 janvier • Formation – Compétences culturelles pour les professionnels de la santé • Accueil francophone • 204-975-4250

27 janvier • La LIM – Demi-finale • CCFM • 204-233-8972

31 janvier • Mârdi Jazz – Anna-Lisa Kirby • CCFM • 204-233-8972

3 février • La LIM – Demi-finale • CCFM • 204-233-8972

9 février • Atelier – Les impôts pour les petites et moyennes entreprises • CDEM • 204-925-8385

Programmations :

Lundis • Chanson, contes et comptines • Pluri-Elles Manitoba • 203-233-1735

Lundis • Pïckleball • Conseil 55+ • 204-793-1054

Mercredis • Bébés à la biblio • Bibliothèque de Saint-Boniface • 204-986-4332

Jeudis • J'arrête de fumer • Accès Saint-Boniface • 204-940-1155

Vendredis • Cours d'informatique pour les ainés • Pluri-Elles Manitoba • 203-233-1735

Samedis • Atelier de fabrication de Capot de Voyageur • Musée Saint-Boniface • 204-237-4500

Chaque 2 vendredis • French Toast (Toastmasters) • 204-253-4888, p. 100

Chaque 2 mercredis • La ptite pasto • 204-256-9921

Expositions d'art :

Changements climatiques • Galerie du CCFM

Paysage mnémonique • La Maison Des Artistes

Pierrette Sherwood • Musée Saint-Boniface

Visages • Galerie du CCFM

Pour être inclus dans le calendrier, n'oubliez pas de soumettre vos activités en envoyant les informations au 233allo@sfm.mb.ca

233-ALLÔ
CENTRE D'INFORMATION
233-2556 1-800-665-4443

S F M
SOCIÉTÉ FRANCO-MANITOBAINE

Le calendrier est publié dans le journal UNE SEULE FOIS par mois et ce, la première semaine du mois. Veuillez nous communiquer les détails de vos évènements du mois suivant, avant le dernier mercredi du mois.

EMPLOIS ET AVIS



Ne cherchez plus!

Le gouvernement du Manitoba vous offre des possibilités, une grande diversité et une carrière enrichissante.

Pour en savoir plus sur les offres d'emploi actuelles, cliquez sur le bouton
<< Emploi >> sur le site manitoba.ca.

Ce que vous pouvez attendre de nos offres d'emploi :

- Toute une gamme de carrières intérressantes et stimulantes;
- Un salaire compétitif;
- Un remarquable ensemble d'avantages sociaux;
- Des possibilités d'apprentissage, de développement professionnel et d'avancement continuelles;
- L'occasion de construire une meilleure province pour toute la population manitobaine.

Accès ATS - **1 204 945-1437**

Personnes. Mission. Progrès.

Manitoba

233-ALLÔ

CENTRE D'INFORMATION

OFFRE D'EMPLOI

Le 233-ALLÔ recherche des candidats pour travailler à son centre d'information au Parc du Voyageur pendant le Festival du Voyageur.

Responsabilités :
Répondre aux appels téléphoniques et/ou aux demandes d'information en personne concernant le Festival du Voyageur.

Compétences recherchées :

- Capacité de très bien communiquer en français et en anglais
- Souci de la qualité du service à la clientèle
- Excellente connaissance du Festival du Voyageur et de la communauté francophone du Manitoba
- Entregent et sens de l'organisation
- Ponctualité

Durée de l'emploi : 17 au 26 février 2017
Salaire : 14 $ / heure

De génération en génération

S F M
SOCIÉTÉ FRANCO-MANITOBAINE

Les personnes intéressées peuvent poser leur candidature en faisant parvenir leur curriculum vitae avant le 23 janvier 2017 à l'attention de :

Joanne Dupuis, Coordonnatrice des activités
147, boulevard Provencher, unité 106
Saint-Boniface (MB) R2H 0G2
jdupuis@sfm.mb.ca

Seules les personnes sélectionnées pour une entrevue seront contactées.

PETITES ANNONCES

RECHERCHE

JE CHERCHE UN(E) ÉTUDIANT(E) pour passer l'aspirateur et couper l'herbe en été. Tél. : 204 233 2312.
374-

NOMBRE DE MOTS	20 mots et moins	21 à 25 mots	26 à 30 mots
Semaine 1	13,63 $	14,77 $	15,93 $
Semaine 2	21,71 $	24,04 $	26,35 $
Semaine 3	25,19 $	28,66 $	32,13 $
Semaine 4	28,66 $	33,29 $	37,93 $
Semaine 5	32,13 $	37,93 $	43,71 $
Semaine 6	35,62 $	42,56 $	49,51 $

Mot additionnel : 16¢ **Photo : 15,93 $**

MasterCard VISA Interac

Ces tarifs incluent la taxe sur les produits et services (TPS). Les petites annonces doivent être payées d'avance et parvenues à nos bureaux au plus tard le jeudi à 12 h précédant la date de publication désirée. Aucun remboursement ni crédit n'est accordé pour les annonces annulées.



Université de Saint-Boniface

Une éducation supérieure depuis 1818

APPEL DE CANDIDATURES

La Division de l'éducation permanente de l'Université de Saint-Boniface est à la recherche de candidates et de candidats pour combler des postes dans le cadre des programmes suivants :

Explore 2017

Programme d'immersion d'une durée de cinq semaines à l'intention de boursiers et de non-boursiers.

- **MONITEURS OU MONITRICES**
  Dates : du 8 mai au 16 juin 2017 (trois postes)
  Rémunération : somme globale de 3 200 $
  Description du poste : http://www.ustboniface.ca/emploi
- **AGENT(E) DE PROJET *LANGUES ET TRAVAIL* 2017**
  Dates : du 24 avril au 14 juillet 2017 (un poste)
  Rémunération : somme globale de 6 750 $ (selon l'entente négociée avec la FJCF)
  Description du poste : ustboniface.ca/emploi

Camplus sur campus : printemps 2017

Camps de jour en français pour enfants âgés de 6 à 11 ans. Les thèmes changent quotidiennement.

- **MONITEURS OU MONITRICES**
  Dates : du 27 au 31 mars 2017 (quatre postes)
  Rémunération : 13 $ l'heure, 8 heures par jour
  Description du poste : ustboniface.ca/emploi

La Division de l'éducation permanente cherche des candidates et des candidats qui :

- ont une expérience préalable en animation de groupes;
- ont une maitrise de la langue française;
- ont le sens de la responsabilité et de l'organisation;
- font preuve de débrouillardise, d'autonomie et de créativité.

Veuillez faire parvenir votre lettre de présentation et votre curriculum vitae au plus tard le 27 janvier 2017 à :

Madame Mona Dupré-Ollinik et Madame Renée-Lynn Gendron
Division de l'éducation permanente, bureau 1411
Université de Saint-Boniface
200, avenue de la Cathédrale
Winnipeg (Manitoba) R2H 0H7
dep@ustboniface.ca
ustboniface.ca

L'USB souscrit au principe de l'équité en matière d'emploi et encourage la candidature de toute personne qualifiée, femme ou homme, y compris les Autochtones, les personnes handicapées et les membres des minorités visibles. Conformément aux exigences prescrites en matière d'immigration au Canada, toutes les personnes qualifiées sont invitées à postuler; la priorité est toutefois accordée aux personnes ayant la citoyenneté canadienne ou la résidence permanente.

Saint-Boniface No. 3158

L'Accueil Colombien inc.
200, rue Masson, Winnipeg (Saint-Boniface) MB
Canada R2H 3G1
204-233-0501

Chez-Nous (division de l'Accueil Colombien inc.)
187, avenue de la Cathédrale, Winnipeg (Saint-Boniface) MB
Canada R2H 3C6
204-233-7761

L'Accueil Colombien,
résidence pour personnes âgées de 55 ans +,
est à la recherche d'une personne pour remplir le poste de
secrétaire-aide-comptable.

L'emploi est à temps partiel à un rythme de quatre (4) jours par semaine.

Qualifications requises :

- bilingue (français et anglais);
- connaissance en tenue de livre comptable (*grand livre, comptes à recevoir et à payer, bilan, réconciliation bancaire, etc.*);
- connaissance du programme informatique de comptabilité QuickBooks;
- connaissance des programmes informatiques du logiciel MS Office;
- connaissance d'un environnement de service au public;
- connaissance d'un fonctionnement administratif de bureau;
- connaissance d'un milieu de personnes âgées.

Le lundi 16 janvier 2016 est la date d'entrée en fonctoin (*peut-être négociée*).

Le salaire est basé sur l'ensemble de l'échelle de salaire actuellement en vigueur, les qualifications ainsi que les compétences de la personne.

Les personnes intéressées sont invitées à faire parvenir au directeur général un curriculum vitæ au bureau de l'Accueil Colombien, 200, rue Masson, 204-233-0501, ou par courriel à **dgaccueil@shaw.ca**.

Seules les personnes sélectionnées pour une entrevue seront contactées.

Merci de votre intérêt.

Philippe Le Quéré,
Directeur général

À VOTRE SERVICE

SERVICES

AVOCATS-NOTAIRES

CAHIER B
CULTUREL • SPORT • COMMUNAUTAIRE
WWW.LA-LIBERTE.MB.CA
VOL. 103 N° 37 • 11 AU 17 JANVIER 2017
SAINT-BONIFACE

SPORT

LA PATINEUSE TRÈS TRÈS DISCIPLINÉE

Même si Andrea Laskovic est rentrée bredouille de sa première grande compétition nationale, la jeune patineuse artistique se prépare déjà au prochain rendez-vous national. Le grand secret de sa force de caractère : son inflexible discipline.

B5

COMMUNAUTAIRE

NOUVEAU REGARD SUR LE BLOC GAUTHIER

En février 2016, Wilbrod Leclerc avait lu dans *La Liberté* l'article sur l'immeuble historique au 554 de la rue Des Meurons. C'était le déclencheur nécessaire pour qu'il décide de rédiger ses souvenirs de jeunesse en lien avec cet immeuble..

B7



CULTUREL

AU FIL DE LA CONFÉDÉRATION

CHAÎNON INDISPENSABLE DE L'UNIFICATION DU CANADA

Le chemin de fer toujours sur de bons rails?

À l'occasion des 150 ans de la naissance du Canada, *La Liberté* a embarqué à bord du grand train de l'histoire, conduit par le conservateur du musée Exporail au Québec, pour comprendre comment le transport ferroviaire a permis de construire le pays.



Barbara
GORRAND
presse3@la-liberte.mb.ca

Depuis la révolution industrielle, l'Homme a été fasciné par les trains.

Le chemin de fer pavant d'or sa destinée à travers d'autres contrées, toujours plus lointaines, et pourtant toujours plus proches. Conquête de l'Ouest, Orient-Express, Transsibérien, en avant toute!

De ces premières tonnes d'acier filant à la vitesse étourdissante de 30 km/h dans un panache de fumée de charbon, aux records de vitesse enregistrés au XXIe siècle, les ferrovipathes se sont enthousiasmés à chaque évolution technologique. Comme en témoigne l'abondante mystique que l'on retrouve dans la littérature et au cinéma.

Mais, comble de l'ironie, ceux qui entendaient ainsi siffler les trains ont peut être raté celui du progrès en marche. Ou plutôt en l'air, puisque c'est bien là, alors que les wagons atteignaient leur vitesse de croisière, que l'aviation a pointé le bout de son nez. Étendant ses ailes comme pour mieux faire de l'ombre au tortillard.



photo : Gracieuseté Fonds Raymond Corley, Exporail

La gare de Winnipeg, avec Saint-Boniface en fond, prise en 1910 au moment où la ville était un nœud névralgique de l'entretien des machines ferroviaires.

Chaînon indispensable de l'unification du Canada, le chemin de fer est-t-il encore, 150 ans plus tard, sur de bons rails? *La Liberté* a posé la question a Jean-Paul Viaud, conservateur depuis plus de 20 ans du musée Exporail, au Québec, et gardien de la mémoire ferroviaire nationale.

En quoi la naissance de la Confédération et le développement du chemin de fer au Canada sont-ils indissociables?

La guerre civile américaine (1861-1865) fut l'occasion d'un grand progrès dans l'industrialisation rapide des États-Unis (surtout les États du camp Unioniste), et la fin des combats marqua également le retour de la politique expansionniste vers la côte Ouest et le peuplement des grandes plaines. Le chemin de fer est alors naturellement l'outil principal de cette politique américaine. Pour les provinces et les colonies britanniques au nord des États-Unis, le danger d'une nouvelle expansion américaine vers leurs territoires se pose avec acuité. Il devient urgent d'unifier le territoire afin de contrer le danger américain. C'est le point de départ de l'histoire du chemin de fer canadien.

Dès lors, le chemin de fer est envisagé comme un outil d'unification des provinces canadiennes?

À partir de 1864, les politiciens canadiens entament des négociations à Charlottetown pour aboutir à un projet d'union politique qui deviendra, le 1er juillet 1867, l'*Acte de l'Amérique du Nord Britannique* (AANB). Une confédération qui promet à tout nouveau territoire s'y rattachant, une liaison par chemin de fer, symbole et même garantie de progrès à l'époque. Mais ce ne sera qu'avec le chemin de fer transcontinental Canadien Pacifique, dont le trajet sera plus conforme aux intérêts économiques du Canada, que le projet politique de 1867 deviendra réalité.

Quel est l'âge d'or du transport ferroviaire au Canada?

L'achèvement du Canadien Pacifique en 1885, complété par un réseau de lignes secondaires, est l'élément déclencheur d'une phase d'expansion accélérée. Dès la décennie suivante, et jusqu'à la Première Guerre mondiale, il y aura un boom migratoire sans précédent, tel que prévu à la Politique Nationale du Premier ministre John A. Macdonald, afin d'assurer le peuplement et la colonisation de l'Ouest et l'industrialisation de l'Est. Il en résulte une urbanisation galopante. S'y rajoute le tourisme, mais aussi les mines, l'industrie forestière. Des activités qui sont toutes, à l'époque, initiées et gérées par les chemins de fer. De 1890 à 1930, c'est donc l'apogée du développement. L'entre-deux guerres est la réelle apogée du transport de passagers par train.

Suite en page B2.



AU FIL DE LA CONFÉDÉRATION

Suite de la page B1.

Les chemins de fer ont donc joué un rôle fondamental entre 1885 et 1945 pour ce qui est du peuplement, du développement industriel, minier, forestier, agricole etc. ainsi que pour le tourisme (chaînes hôtelières, parcs nationaux etc.).

À cette époque, quel rôle joue Winnipeg dans l'essor des chemins de fer?

Le premier essai de « Canadian Pacific Railway » créé en 1871 sera un échec en raison du Scandale du Pacifique. Le gouvernement pro-chemin de fer de Macdonald tombe. Le projet n'avance guère sous les libéraux de Mackenzie. En 1874 Macdonald reprend le pouvoir. La construction ferroviaire reprend mais lentement. Lors de cette deuxième phase, la ville de Winnipeg est créée et le chemin de fer s'y rend. Mais ce n'est pas encore le succès escompté.

En 1878, Macdonald applique une politique cohérente (i.e. « la Politique Nationale ») basée sur trois points en particulier : une forte protection douanière pour favoriser l'industrialisation (surtout dans l'Est), une forte immigration surtout pour l'Ouest afin d'y rendre rentables les terres jusqu'ici inexploitées, et un chemin de fer transcontinental complété par un réseau étendu de lignes secondaires reliant le pays.

Cette politique était probablement ce qui manquait pour la réussite du projet. Lorsqu'un nouveau syndicat financier lance le 3e essai du Canadien Pacifique en 1880, Winnipeg occupe déjà le rôle de base arrière de tout projet de transcontinental vers l'Ouest. Ce qui allait permettre la réussite du projet, c'est la création d'une nouvelle compagnie en 1880 à Montréal, le Canadien Pacifique. Son financement sera complété par la remise de terres gratuitement offertes par le gouvernement fédéral (préalablement rachetées à la Compagnie de la Baie d'Hudson). Winnipeg devient ainsi la porte des Prairies pour l'Est du Canada et un nœud névralgique pour l'entretien du matériel ferroviaire.

Le déclin du transport ferroviaire de passagers explique-t-il en partie celui connu par Winnipeg?

Winnipeg, comme plusieurs anciennes villes ferroviaires, a souffert de l'avancée technologique des chemins de fer : les locomotives diesel-électriques sont durables, plus fiables et demandent beaucoup moins d'entretien que les locomotives à vapeur. Moins de travail pour les ateliers! Les chemins de fer commandent leurs locomotives de plus en plus à l'étranger, ce qui fait moins d'usines de fabrication. Les télécommunications modernes et surtout l'informatisation et les satellites permettent de réduire le nombre de personnel requis pour faire fonctionner les signaux et le déplacement des trains sur le réseau. Deux, voire un seul membre d'équipage sont suffisants pour faire rouler un train de marchandises, contrairement aux cinq cheminots à l'époque de la vapeur. Tout comme dans d'autres domaines, la technologie a pour effet de faire disparaitre des emplois tout en en créant de nouveaux, ailleurs.

Aujourd'hui, quel rôle joue encore le transport ferroviaire au Canada?

Le transport de passagers par train entre les villes a décliné en raison de la fin du boom migratoire et l'introduction d'autres modes de transport comme l'aviation civile et l'automobile individuelle. Il faudrait un train à grande vitesse pour concurrencer l'aviation et l'automobile sur le principal axe Québec-Windsor.



photo : Gracieuseté Exporail

Conservateur depuis plus de 20 ans du musée Exporail, au Québec, Jean-Paul Viaud est un véritable passionné de l'histoire du chemin de fer canadien.

Mais en ce qui concerne le transport de marchandises, matières premières et produits agricoles, il demeure la colonne vertébrale du pays et représente plus de 70 % de tout ce qui est transporté au Canada. Il doit cependant faire face à toute la complexité d'un monde globalisé où les décisions à l'autre bout du monde influence le Canada. L'élargissement du Canal de Panama, terminé en 2016, ou la construction d'un second canal au Nicaragua, pourrait augmenter la concurrence du fret maritime qui n'aurait plus à traverser le Canada en train pour relier l'Asie à l'Europe.

Mais le chemin de fer est toujours justifié économiquement et demeure sans concurrence pour plusieurs types de trajet. De plus, et cela a aussi des répercussions économiques, il est un important moyen de protection de l'environnement. Sauf quand il favorise trop le transport de matières dangereuses, comme on l'a vu avec la catastrophe de Lac-Mégantic, en 2013.

Le chemin de fer dans les grandes lignes

1832-1867 : l'Amérique du Nord britannique est constituée de colonies isolées au plan continental, mais disposant déjà d'un bon réseau ferroviaire dans l'Est entre l'Ontario et le Québec. Le centre du pays appartient à la compagnie de la Baie d'Hudson et la Couronne, et n'est pas ouvert à la colonisation.

1867-1885 : le 1er juillet 1867, c'est finalement un pays « sur papier » qui nait. Il reste fragile, tant que ses promesses de progrès et de prospérité ne sont pas réalisées. Il faut attendre plusieurs essais pour qu'un projet de transcontinental connaisse enfin du succès, en 1885, soit 18 ans après la signature de l'acte fondateur du Canada moderne.

1886-1939 : le Canadien Pacifique est achevé en 1885, ouvrant la voie au développement. D'ailleurs dès le début du 20e siècle, les concurrents du Canadien Pacifique se lancent aussi dans la construction de transcontinentaux, avec un succès mitigé : le ralentissement économique entre 1914 et 1918 provoque la faillite des concurrents du Canadien Pacifique et leur nationalisation au sein du nouveau Canadien National.

De 1945 à aujourd'hui : après une affluence record durant la Seconde Guerre mondiale, la popularité d'autres moyens de transport vient gruger rapidement les parts de marchés au train. À commencer par le camionnage, dont les premières entreprise sont créées par les chemins de fer. Puis l'aviation civile (Air Canada et Canadian Airlines sont fondées par les chemins de fer). L'automobile se développe, favorisée par la construction du réseau autoroutier après 1945. Le mouvement vers l'automobile et le bus, ainsi que l'avion, sont irréversibles. Le Canadien Pacifique se retire de l'essentiel de ses activités de transport de passagers en 1965. Elles seront confiées au Canadien National par le gouvernement.

Puis, à partir de 1978, le Canadien National transfère à son tour ses activités de transport de passagers (sauf certaines lignes de banlieue) à la nouvelle société VIA Rail Canada.

AU FIL DE LA CONFÉDÉRATION : LE REGARD D'UN HISTORIEN

La force de l'esprit de compromis canadien

LE TÉMOIGNAGE DE JEAN-MARIE TAILLEFER

La Confédération canadienne, dont nous fêterons le 150e anniversaire cette année, est fondée sur un esprit de compromis, de partage et de collaboration. John A. Macdonald, qui allait devenir le premier Premier ministre de la nouvelle entité politique, prônait un système centralisé avec un gouvernement pour l'ensemble du territoire canadien, semblable à ce qu'on retrouvait en Grande Bretagne. George-Étienne Cartier, qui représentait le Bas Canada (Québec) appuyait l'idée d'une fédération avec des pouvoirs partagés entre le gouvernement central et les colonies qui allaient devenir des provinces. Il avait l'appui des Maritimes, qui ne voulaient pas perdre leur individualité. Et c'est ainsi que quatre provinces formèrent le Canada en 1867 : l'Ontario, le Québec, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick.

En 1967, les Canadiens ont célébré majestueusement la survie et l'épanouissement de cette fédération qui comprenait maintenant dix provinces et deux territoires. Même avant l'année centenaire, d'importants évènements préparatoires avaient pris place.

Le comité du drapeau canadien avait été établi en 1964 et un nouveau drapeau proclamé par la Reine en 1965, sur fond de controverses, mais aussi beaucoup de fierté. La Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme fut mise sur pied en 1963, par la volonté du Premier ministre Lester B. Pearson. Le rapport fut déposé en 1965 et la *Loi sur les langues officielles* fut proclamée en 1969, entre le centenaire de la fédération canadienne et celui de la province du Manitoba en 1970. En 1967, l'Exposition internationale de Montréal vint compléter les célébrations. J'ai eu la chance de la visiter et de vibrer de fierté pour mon pays, qui accueillait des gens de toute la planète.

Le gouvernement fédéral avait aussi mis à la disposition des municipalités, des gouvernements provinciaux et des groupes bénévoles des sommes d'argent pour entreprendre des projets centenaires. Plusieurs arénas centenaires furent construits dans des villes et des petites communautés. C'était une période d'optimisme et de confiance dans un pays qui semblait vouloir se définir positivement dans un monde en quête de renouveau.

Le 150e anniversaire de la Confédération ne s'annonce pas de façon aussi glorieuse. On en entend à peine parler. Aucun projet d'envergure internationale ne se profile à l'horizon. L'enthousiasme de 1967 n'est pas présent. Peut-être que les évènements qui se déroulent autour de nous ne nous incitent pas à l'optimisme et à la joie. Le réchauffement de la planète, la crise des réfugiés, la guerre en Syrie, et tant d'autres drames nous incitent plutôt au pessimisme.


Archives La Liberté

Jean-Marie Taillefer.

Sur la scène canadienne les problèmes économiques semblent préoccuper les gens d'une façon plus immédiate que ceux des questions d'identité nationale, de constitution, de réforme électorale. Ce manque d'enthousiasme serait-il le symptôme d'une population vieillissante qui n'a peut-être plus le goût du *party* et d'une jeunesse plus terre à terre soumise aux réalités du monde du travail? Quoi qu'il en soit, on doit s'arrêter, réfléchir et prendre la décision de célébrer les avantages que notre pays offre à ses citoyens.

Être citoyen du Canada équivaut à avoir gagné la loterie de la vie. Nos droits constitutionnels sont enviés par plusieurs pays. Les programmes offerts par les divers niveaux du gouvernement dans des domaines aussi variés que la santé, l'éducation, les régimes de pension, de soutien aux jeunes, du bien-être en général, et j'en passe, nous placent au haut de la liste parmi les pays du monde.

Il est important de célébrer nos atouts et ne pas s'apitoyer sur un sort que la grande majorité des habitants de la planète serait plus qu'heureux de partager. L'esprit de compromis et de partage qui nous a permis de former cette Confédération il y a 150 ans parait toujours exister. L'ouverture d'esprit qui nous a poussé à recevoir un grand nombre de réfugiés syriens en témoigne. Nos actions deviennent l'image de qui nous sommes.

Il est important de remercier ceux qui ont assuré la continuité d'un pays qui persiste à se montrer tolérant. Sans promouvoir un nationalisme exagéré, il est tout à fait raisonnable de célébrer, de partager ce moment, de chanter, d'exprimer notre fierté et notre bonheur de vivre au sein de notre Canada.

UNE EXPOSITION SUR LA GRANDE GUERRE AU CENTRE DU PATRIMOINE

Échos des tranchées au Salon Empire

***La Liberté* a demandé à Claude de Moissac de proposer ses commentaires sur la nouvelle exposition montée par la Société historique de Saint-Boniface.**

Une réflexion par
Claude de Moissac

En images et en paroles, l'exposition *1914-1918 Témoins de la Grande Guerre* présentée au Salon Empire du Centre du patrimoine (1) nous invite à réfléchir sur la participation franco-manitobaine à la Première Guerre mondiale.

En peu de paroles, mais en paroles bien choisies, l'exposition touche à plusieurs thèmes. Elle montre par exemple les différentes opinions politiques des journaux de l'époque, tout en soulignant leur défense des Canadiens français, souvent mal vus et mal compris par la presse anglophone.

La force de cette exposition, tient à l'utilisation des lettres et des images déposées aux archives du Centre du patrimoine. Les concepteurs explorent une multitude de facettes du choc de 14-18 : la famille, la religion et la diversité de la communauté francophone de l'époque. Hormis les coupures de presse, l'exposition repose surtout sur la collection de lettres des frères Kern, partis de Saint-Léon en 1914 pour défendre leur patrie au sein de l'armée française. On y mesure la richesse de cette collection, qui transmet les sentiments, les opinions, les expériences et les inquiétudes du soldat au front. On soupçonne que les lettres des soldats canadiens reflèteraient ces mêmes attitudes, mais elles sont hélas rares dans nos archives. Les photos de soldats métis, canadiens-français, prêtres-soldats, médecins, soulignent la diversité des expériences militaires vécues, qu'il serait intéressant de pourvoir mettre à leur tour en valeur.



photo : Daniel Bahuaud

En 2007, Claude de Moissac a présenté la correspondance des frères Kern en version éditée dans le livre *Lettres des tranchées*, publié aux Éditions du Blé.

La présentation des lettres, bien aérée, bien expliquée, aide à situer davantage l'expérience du front. La carte géographique est constellée de noms comme Mesnil-lès-Hurlus et Lons-le-Saunier, qui seront familiers aux lecteurs des lettres des frères Kern. Ceux qui ne connaissent pas Eugène et Aimé Kern pourraient se demander pourquoi ces lieux ont la même importance sur la carte que Ypres, Vimy et Passchendaele, noms connus par les faits d'armes de l'armée canadienne. Opportunément, l'exposition invite à « éclaircir cet horizon » en visitant les archives pour consulter les documents, aussi disponibles sur le site web de la Société historique de Saint-Boniface.

En somme, cette exposition permet d'aller dans les profondeurs de la vie militaire des frères Kern et, à travers eux, celle des soldats de notre communauté. En nous ramenant à cette période historique, avec sa propagande et l'épineuse question de la conscription, l'exposition met en évidence les préoccupations des soldats au quotidien : famille, devoir et simple survivance.

(1) L'exposition *1914-1918 Témoins de la Grande Guerre* est en montre au Salon Empire du Centre du patrimoine jusqu'au 31 mars 2017.

SPORT

LA DISCIPLINE FAIT LA PATINEUSE ARTISTIQUE

L'élégance est fille de la persévérance

Andrea Laskovic est une athlète déterminée. De retour bredouille de sa première grande compétition nationale, la patineuse artistique se prépare cependant déjà pour son prochain rendez-vous national, où elle espère se ranger parmi les meilleures dans sa catégorie.

Daniel BAHUAUD

redaction@la-liberte.mb.ca

Andrea Laskovic a beau n'avoir que 15 ans, elle a déjà cumulé 11 années d'expérience sur la glace. Pour l'étudiante en immersion française à l'institut collégial Vincent-Massey, le patinage artistique, « c'est une passion ».

« À quatre ans, ma mère m'a donné un choix : la ringuette ou bien le patinage artistique. Je croyais qu'il s'agissait de *finger skating* au lieu du *figure skating*. J'étais intriguée. Quand j'ai appris ce que c'était vraiment, j'avais déjà reçu la piqûre. Dès les tout débuts, c'était vraiment le *fun*. »

Et pourtant c'était du travail. « C'est un entraînement rigoureux. Je participe au programme sportif de l'institut collégial Vincent-Massey. Mon horaire scolaire est organisé en partie en fonction du temps que je consacre au patinage. Je m'entraîne de 14 h 30 à 17 h six jours par semaine. Avant même de m'aventurer sur la glace, je fais du conditionnement pour me réchauffer. Ensuite j'enfile mes patins.

« Ça fait déjà sept ans que je travaille avec Roni Swischuk, une entraîneuse de Skate Winnipeg. Elle me comprend à fond. Je peux tout lui confier, de mes défis sur la glace jusqu'à mes soucis d'école. C'est formidable.

« Roni est exigeante et m'appuie complètement. Elle m'aide à travailler et à retravailler mes programmes, qui sont composés de sauts et de transitions. Les transitions doivent être élégantes, gracieuses. Ça prend beaucoup de travail ardu pour arriver au point où on donne l'impression de danser sans efforts sur la glace. Il faut être vraiment engagée. Il faut donner pleinement de soi-même. Sinon, quel serait le point? À mon avis, ne pas donner son plein rendement, ça ne vaut vraiment pas la peine. »

Pas étonnant qu'Andrea Laskovic figure parmi les meilleures athlètes de la province. En 2015, lorsqu'elle patinait dans la catégorie pré-novice, elle occupait le premier rang au Manitoba. La Winnipégoise a toutefois subi un choc lorsqu'elle est arrivée, fin novembre, à Pierrefonds au Québec pour participer à la compétition Défi patinage Canadien 2017.

« Le but du Défi patinage était d'obtenir une place au Championnat national à Ottawa au début de l'année. J'étais pas mal stressée. Ce n'est pas évident de se mesurer contre les meilleures patineuses du Canada. Surtout que c'était une nouvelle expérience.

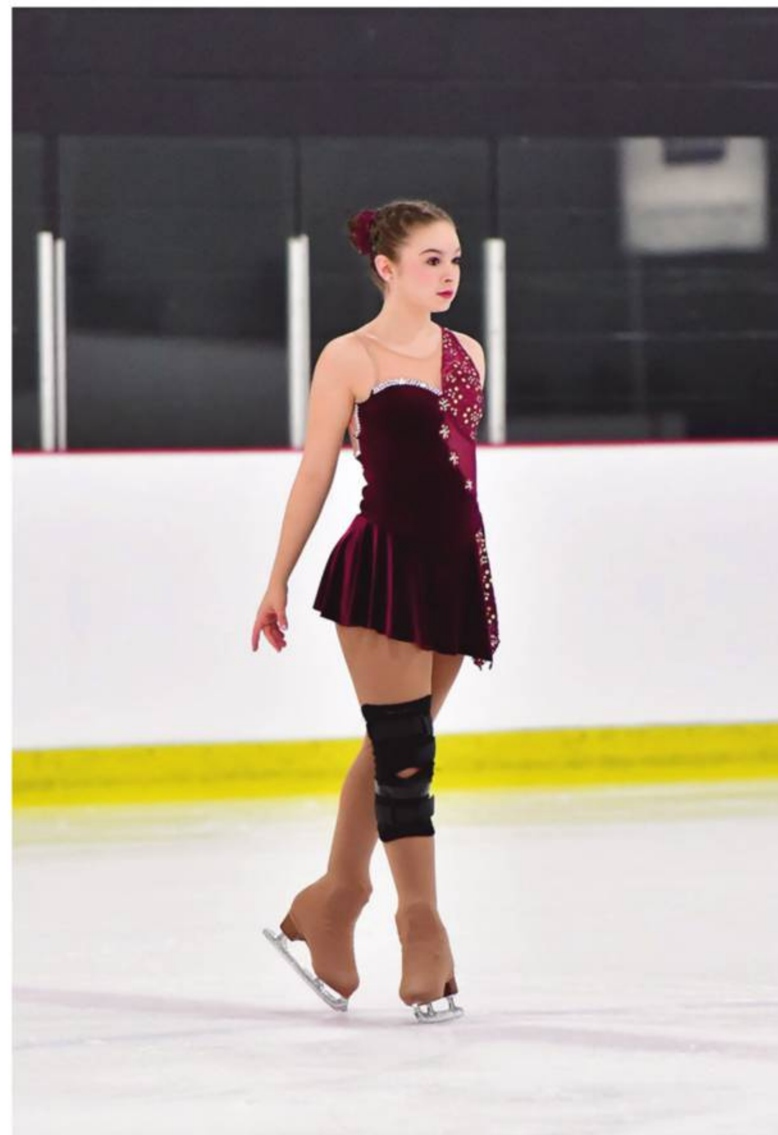


photo : Gracieuseté Monique Laskovic

Andrea Laskovic : « Il faut donner pleinement de soi-même. Sinon, quel serait le point? »

« Quand j'ai vu que je n'allais pas être dans le top 15, j'étais déçue. Je n'avais pas réussi le double Axel comme je le souhaitais. C'est un saut difficile. Je suis redescendue sur la glace de manière plutôt inélégante.

« Ma deuxième réaction était d'être heureuse, et fière, de m'être rendue à ce niveau. Ça, et de pouvoir rencontrer des patineuses de partout au Canada, de parler d'entraînement et d'idées pour s'améliorer. Une compétition nationale, c'est peut-être un défi stressant, mais c'est aussi une occasion de se dépasser. »

D'où la nécessité, pour Andrea Laskovic, de se préparer à relever le prochain défi. « Ce sera en février, lors du Manitoba Open à Waskada. Je commence déjà à peaufiner mes sauts pour les améliorer. À chaque évènement, à chaque compétition, je deviens meilleure et plus confiante. Lors de ma prochaine compétition nationale, je serai vraiment prête. Mon rêve de percer le top 15 est réalisable. Je compte y arrriver. »

Sudoku

PROBLÈME N° 535

4		7			2			
				6				
			3		7	5	9	4
	1	3		7		6		5
		8	6		1	9		
			5			8	2	
	5		2	1	3	4		9
	8	1	7			2		
			8	9	5	7		6

RÉPONSE DU N° 534

4	3	2	8	1	5	7	6	9
6	9	8	7	2	4	1	5	3
7	5	1	3	6	9	4	2	8
3	2	4	1	9	6	8	7	5
9	8	5	4	7	2	6	3	1
1	7	6	5	8	3	2	9	4
5	6	7	9	4	1	3	8	2
2	1	3	6	5	8	9	4	7
8	4	9	2	3	7	5	1	6

RÈGLES DU JEU :

Vous devez remplir toutes les cases vides en plaçant les chiffres de 1 à 9 qu'une seule fois par ligne, une seule fois par colonne et une seule fois par boîte de 9 cases.

Chaque boîte de 9 cases est marquée d'un trait plus foncé. Vous avez déjà quelques chiffres par boîte pour vous aider. Ne pas oublier : **vous ne devez jamais répéter plus d'une fois les chiffres de 1 à 9 dans la même ligne, la même colonne et la même boîte de 9 cases.**

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 904

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2							■			■		
3				■							■	
4			■									
5								■				
6						■				■		
7		■									■	
8					■							
9												■
10				■					■			
11			■								■	
12							■					

HORIZONTALEMENT

1- Association de fait entre deux personnes physiques pour un objet commun avec partage des risques.
2- Expédia. – Conjonction. – A cessé d'être.
3- Flèche. – Suivre à la piste.
4- Prêt pour la douche. – Qui présente une symétrie rayonnée de base cinq.
5- Ensemble de déchets de laine. – Immersion dans un milieu quelconque.
6- Rendis moins lourd. – Fleuve d'Afrique. – Connu.
7- Plantes herbacées.
8- L'intensité. – Qui usent les forces morales.
9- Élément constituant d'un tout et qui ne peut en être retiré (pl.).
10- Devant une femme canonisée. – Gouverné. – Neveu d'Abraham.
11- Possessif. – Levier de commande manuelle.
12- Met quelqu'un dans une situation dangereuse. – Du verbe «avoir».

VERTICALEMENT

1- Il prêcha sur les bords du Jourdain.
2- Dont les doigts sont terminés par des sabots. – Du temps passé.
3- Labiée à fleurs jaunes. – Personnage représenté dans l'attitude de la prière.
4- Drame lyrique japonais. – Qui sent mauvais. – Gamme.
5- Femme quelconque. – Abondant, important.
6- Qui sont sans fondement. – Poisson des fonds rocheux.
7- Traitement des fibres cellulosiques pour les durcir.
8- Note mise dans la marge d'un texte écrit. – Vanité.
9- Sont l'objet d'un séisme. – Personnel.
10- Poulie, roue. – Monuments monolithes.
11- Gamme. – Thymus de l'agneau. – Elle fut créée en 1962.
12- Épuisés. – Repas léger.

RÉPONSES DU N° 903

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	D	I	S	P	E	R	S	E	M	E	N	T
2	O	D	E	O	N	■	E	T	E	T	E	R
3	C	O	A	L	T	A	R	■	S	E	V	I
4	U	L	N	A	I	R	E	S	■	I	R	E
5	M	E	T	I	E	R	■	T	I	N	O	S
6	E	■	E	R	R	E	M	E	N	T	S	■
7	N	A	S	E	■	R	O	N	G	E	E	S
8	T	V	■	S	T	A	T	O	R	■	S	E
9	A	I	S	■	A	G	A	P	E	S	■	N
10	I	S	O	P	T	E	R	E	■	M	A	S
11	R	O	N	S	A	R	D	■	T	O	R	E
12	E	S	T	■	S	A	S	S	A	G	E	S



LES EDUK'APPLIS

Par Josée Toffen

Josée Toffen est enseignante en 1re année dans une école de la DSFM. Dans sa classe, les enfants apprennent en s'amusant grâce à des applications pédagogiques. Littérature, mathématiques, sciences, arts ou culture, il y en a pour tous les goûts! Josée partage avec vous ses applis coups de cœur, à utiliser en classe ou à la maison.



1 2 3 Rigolo J'apprends les nombres

Disponible sur iTunes et Google Play.
Application par Hachette Éducation. Pour les enfants de 2 à 5 ans

Cette application est idéale pour les enfants de 2 à 5 ans qui commencent à démontrer un intérêt pour les chiffres. *J'apprends les nombres* permet d'identifier, jumeler, compter et tracer les chiffres de 1 à 10. Il y a aussi un jeu de paires et un jeu de mémoire. Les consignes de jeux sont claires et le vocabulaire est juste. Vous pouvez également télécharger J*'apprends les formes et les couleurs* et *Révise tes tables de multiplication*. Disponible sur iTunes et Google Play. Application par Hachette Éducation.



Bibliomini de TFO

Sur iTunes, pour enfants âgés de 2 à 6 ans

Cette application comprend 4 histoires : Marie-Ève la Chèvre, Martin le Lapin, Simon le Mouton et Bernard le Canard. Elle attire les enfants âgés de 2 à 6 ans. Chaque histoire est racontée à voix haute et comprend des mini-vidéos de TFO de Louis et Josée qui chantent la comptine de la ferme du Père Ansèlme. Il y a également des jeux dans chacune des histoires. Par exemple, dans l'histoire de Simon le Mouton, l'enfant peut colorier un petit dessin en choisissant des couleurs avec ses doigts. Cette application est disponible sur iTunes.

COMMUNAUTAIRE



CHRONIQUE RELIGIEUSE

ROBERT CAMPEAU
Prêtre

Les deux dimensions de la vie

Des évènements surviennent dans notre vie qui semblent vouloir en changer la direction: un sérieux accident, un accroc de santé durable, le décès d'un être cher, la perte d'un emploi... Souvent, ils nous bousculent, nous obligent à trouver un nouveau sens à notre existence. Pour un temps, nous ne savons où donner de la tête; nous sommes non seulement désemparés par ce qui nous arrive, mais littéralement perdus. Un tas de questions surgissent dans notre esprit; nous ne savons plus comment nous en sortir.

Il y a plusieurs années, j'ai pris conscience d'une profonde blessure d'enfant en moi qui m'a sonné. Non seulement me faisait-elle terriblement mal, mais j'étais littéralement déboussolé. Pour un temps trop long pour moi, je ne savais plus comment m'orienter; j'avais complètement perdu mes repères. Très lentement, à mesure que je me libérais du mal subi, accompagné de personnes compétentes, je trouvais un nouveau sens à ma vie. On aurait dit que je naissais à une vie nouvelle.

C'est alors que j'ai découvert au niveau de mes tripes deux dimensions à ma vie : une horizontale et l'autre verticale. Intellectuellement parlant, je savais ces choses, mais à cause de mon manque de profondeur – causé entre autre par ma blessure qui mobilisait beaucoup de mes énergies – je ne les avais pas encore expérimentées comme une réalité intérieure à moi.

La dimension horizontale est constituée de toutes nos activités, nos entreprises : le travail, les relations familiales et sociales, les engagements, les amitiés... En somme, tout qui fait partie de notre quotidien. Cette dimension, bien que très importante à cause de ses rapports humains, n'est pas suffisante; elle ne peut pas satisfaire pleinement nos aspirations en nous, au plus profond de nous... Elle doit être complétée, nourrie par une autre sans laquelle nous risquons de demeurer à la surface des choses. Nous sombrons alors dans une insatisfaction profonde et même pour certains dans la déprime... Notre vie perd alors son sens et devient futile.

Mais quelle est-elle cette autre dimension qui donne sens à l'horizontale?

C'est **la dimension verticale**. Elle nous invite à poser le regard vers l'intérieur de nous et de là vers le haut, le ciel. Elle est de première importance pour notre vie, elle est le moteur, le dynamisme.

Dans notre monde où tout va très vite, il devient urgent pour ne pas nous perdre dans le tourbillon de la vie de nous donner des temps d'arrêt pour constamment établir le contact avec ce qui se passe en nous et nous donner la chance d'y rencontrer Celui qui nous transcende, le Très-Haut; il est Dieu pour moi.

Au fond de chacun de nous, ça bouillonne de vie. Ça aspire à un plus-être... C'est de la profondeur de notre être que nous pouvons expérimenter une Présence, que nous pouvons la relier à notre foi en Dieu. C'est de ce lieu que nous pouvons découvrir que nous sommes tendrement aimés du Père comme ses enfants... C'est de ce lieu que nous pouvons découvrir toute la richesse de ce que nous sommes. Comme je le disais plus haut, pour y parvenir, des temps de silence s'imposent, nourris par la prière; une prière de remise de soi à Dieu où l'Esprit-Saint devient notre guide dans toutes nos entreprises...

Comme notre foi a besoin d'être nourrie pour s'épanouir, un autre élément me parait important pour notre croissance spirituelle: un partage de foi en petits groupes. Nous sommes souvent trop timides sur ce rapport... Plus, en petits groupes, nous parviendrons à partager ce que l'Esprit de Dieu fait en nous, plus nous deviendrons capable de le partager avec notre famille, nos amis et avec ceux et celles que Dieu met sur notre route pour témoigner de la richesse qu'il a déposée en nous.

Que 2017, chers lectrices et lecteurs, vous donne de vous arrêter quelque peu pour faire le point. Rappelons-nous que la vie sur terre est très courte et mérite d'être vécue à plein.

Vous pouvez aussi lire la *Chronique religieuse* de la semaine, ainsi que les chroniques antérieures sur le site Web de l'Archidiocèse de Saint-Boniface : http://www.archsaintboniface.ca/main.php?p=217

SOUVENIRS DU « BLOC » GAUTHIER

« On entendait le bruit toute la journée »

C'est en lisant l'article *L'immeuble Gauthier : le petit cousin de la Cathédrale*, paru dans *La Liberté* du 24 février 2016, que Wilbrod Leclerc a décidé de rédiger, en collaboration avec sa sœur Lyette Augert, des souvenirs d'enfance dans l'édifice historique. L'octogénaire qui habite Ottawa nous a permis de choisir quelques extraits du texte, dont la version intégrale est accessible au Centre du patrimoine.

« C'est bien du bloc Gauthier dont je veux parler. Évidemment, bloc peut être un anglicisme. Et après? Aujourd'hui le bloc est un édifice historique. Il mérite bien cet honneur, lui qui a été construit avec de la pierre de Tyndall qui restait de la construction de la Cathédrale élevée durant la Grande Guerre.

« Les familles Prud'homme et Monnin y ont vécu et, après elles, la famille Raymond et la famille Leclerc. J'y suis déménagé de la rue De la Morénie au début de la Deuxième Guerre mondiale, en septembre 1939. J'allais avoir neuf ans le mois suivant.

« Le bloc en imposait avec sa façade en pierre et ses deux perrons avec des colonnes de pierre. La photo dans l'article du journal ne montre plus qu'une entrée avec colonnes, au sud. Qui a osé faire enlever celle au nord? L'entrée sud était la nôtre, comme elle avait été celle des Monnin.

« L'appartement au 552 ½ contenait trois chambres à coucher, relativement petites selon les normes d'aujourd'hui. Il y avait aussi un plein sous-sol au plafond un peu bas, un plancher de béton inégal et des colonnes faites de troncs d'arbres, probablement du chêne. Des marches en béton entre les deux balcons à l'arrière de l'immeuble permettaient d'accéder au sous-sol par la cour arrière. J'ai passé des heures au sous-sol quand j'avais une quinzaine d'années. J'y avais aménagé une chambre noire avec de vieux tapis pour y faire de la photographie.

« Le côté du propriétaire contenait la fournaise et une soute à charbon que l'on remplissait de briquettes de charbon par une petite fenêtre de cave qui donnait sur la ruelle. Quand on me jugea assez fort, M. Joseph Gauthier, qui avait construit l'édifice et en était son premier propriétaire, me demanda de m'occuper de la fournaise.

« Je devais me lever assez tôt pour pelleter des briquettes dans le réservoir qui s'était vidé pendant la nuit. Je faisais la même chose le soir. Le charbon brûlé laissait un cercle de mâchefer autour du pot au centre de la fournaise. Il fallait le casser, le sortir rouge du feu avec de longues pinces, puis placer les morceaux dans des seaux et les transporter à l'extérieur pour les mettre aux vidanges.

« M. et Mme Gauthier avaient deux garçons et deux filles, tous à peu près du même âge. Leurs deux filles étaient musiciennes et jouaient du violon et de l'alto dans un petit orchestre que dirigeait Marius Benoist. Vers l'âge de 12 ou 13 ans, M. Benoist m'a donné des leçons de violon gratuitement avec l'espoir de me voir devenir assez bon pour participer à son petit orchestre. Pour jouer du violon il faut faire ses notes avec ses doigts sur les cordes et faire vibrer les cordes avec un archet qui se promène dessus. Il n'y avait pas d'espoir. Par respect pour les oreilles des autres, il m'a fallu abandonner.

« L'atelier de M. Gauthier se trouvait dans la cour derrière son appartement. Il y produisait surtout des monuments funéraires. Il travaillait la pierre avec des instruments à air comprimé. On entendait le bruit toute la journée. Il y avait une ruelle collée au nord de l'immeuble. Elle continuait le long de l'atelier et poursuivait son chemin entre les rues Deschambault et Desautels. De l'autre côté de la ruelle, M. Gauthier étalait ses pierres, surtout du granit de diverses couleurs. Il y en avait quelques douzaines sur trois ou quatre rangées. Chacune était montée sur une base plus grande que le monument de granit.

« Ces pierres étaient une vraie tentation pour les enfants du voisinage, moi le premier. Le jeu consistait à sauter d'une base à l'autre sans toucher par terre. On y jouait aussi à *tag* et à la cachette. M. Gauthier passait son temps à se fâcher et nous chasser.



photo : Gracieuseté Wilbrod Leclerc

Lyette Leclerc (aujourd'hui Lyette Augert), vers le début des années 1940, alors qu'elle habitait l'historique immeuble Gauthier, situé au 554 rue Des Meurons.

« M. Gauthier mourut quelques années après la guerre. Son bloc fut vendu à un prêtre ukrainien. Plus tard, un nouveau propriétaire, lui aussi ukrainien, vint y habiter. Je laissai le domicile familial à la fin de 1956 quand je me suis marié. Ma sœur Lyette quitta au printemps suivant pour la même raison. Nos parents y demeurèrent encore quelques années, puis déménagèrent dans un appartement plus petit, sur la rue Dollard. »

Wilbrod Leclerc
Lyette Augert

LE CLUB DE BICOLO

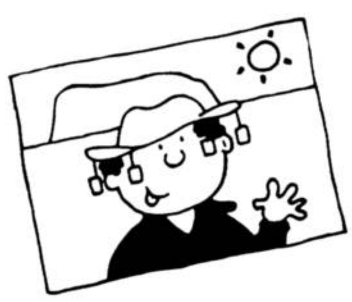


1 **De quels pays proviennent ces cartes postales?**









2 **Remets les lettres dans l'ordre pour trouver le nom de ces spécialités culinaires de chaque pays.**

APLELA (Espagne) ____________________

IZZAP (Italie) ____________________

HCUORCOUET (Allemagne) ____________________

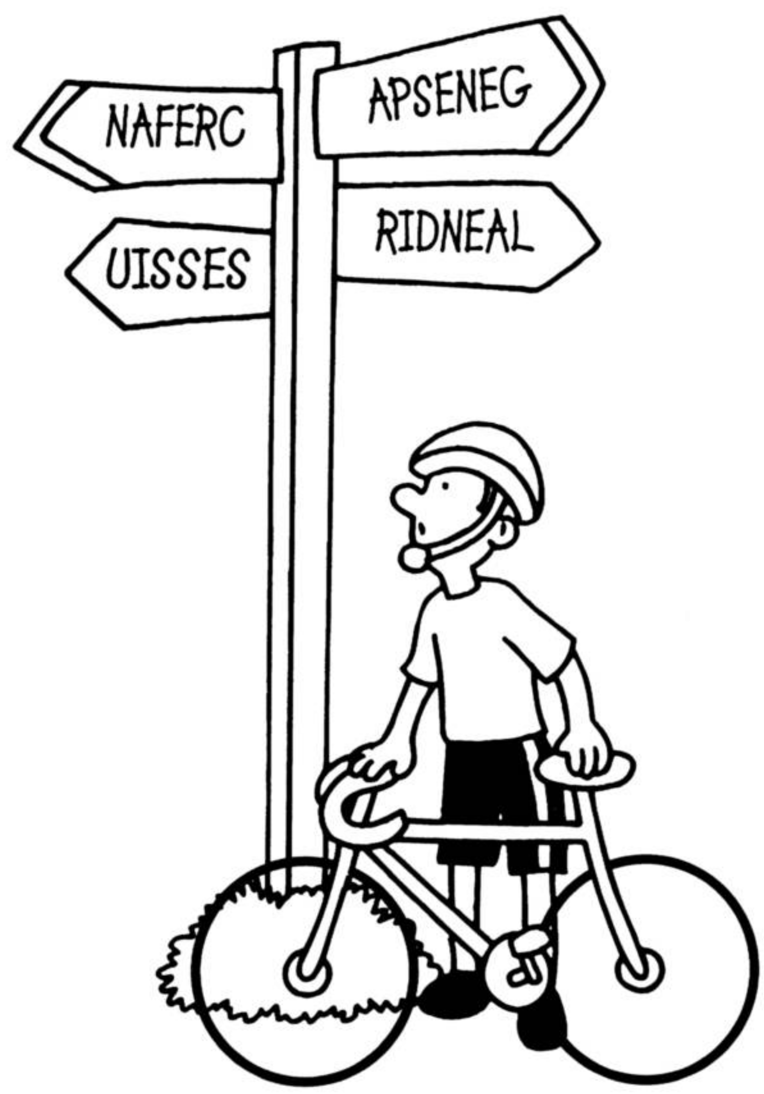
AHBMUGRRE (États-Unis) ____________________

3 **Réponds à ces questions.**



1. Où se trouve ce monument? ____________________
2. Quel est son nom? ____________________
3. Quelle est sa hauteur? ____________________
4. Quand fut-il construit? ____________________
5. Qui l'a construit? ____________________

4 **Retrouve les directions.**



SOLUTIONS

1. Mexique, Écosse, France, Australie.
2. Paella/Espagne, choucroute/Allemagne, pizza/Italie, hamburger/États-Unis.
3. À Paris sur le Champ-de-Mars, c'est la tour Eiffel. Elle mesure 324 m de haut et fut construite par Gustave Eiffel en 1889.
4. France, Suisse, Espagne, Irlande.

Club de Bicolo • C.P. 190 • 420, rue Des Meurons • Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4 • 204-237-4823